

Les transformations corporelles s'imposent à l'adolescent. Elles soulèvent la question du regard des autres sur le jeune homme ou la jeune fille qu'il devient, l'ouverture au désir et à la génitalité. Son corps échappe à son contrôle, de même le statut qu'il acquiert au sein du social.

En jouant de son apparence, le jeune fait de sa peau un outil d'expérimentation de soi, d'exploration et de recherche identitaire.

Mais aussi, le corps se fait projection du mal-être de l'adolescent quand ses repères manquent et que s'affaiblit la solidité du monde des adultes. Les tentatives d'appropriation et de contrôle de l'image de soi par la coiffure, les tatouages, les vêtements peuvent s'avérer signes de détresse dans les conduites à risque, les addictions, les troubles alimentaires qui disent une volonté d'échapper à une identité insupportable.

David Le Breton est professeur de sociologie à l'université de Strasbourg. Membre de l'Institut universitaire de France. Membre de l'Institut des Etudes Avancées de l'Université de Strasbourg (USIAS). Auteur de nombreux ouvrages sur l'adolescence, notamment : *Une brève histoire de l'adolescence* (éditions Jean-Claude Béhar), *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie* (Métaillié), *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles* (Métaillié), *La peau et la trace. Sur les blessures de soi* (Métaillié), *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre* (PUF, Quadrige), *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine* (Métaillié).

Co-directeur avec Daniel Marcelli du *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse* (PUF, Quadrige) et, avec D. Jeffrey et J. Lachance, de *Penser l'adolescence* (PUF).



yapaka.be
Coordination de l'aide
aux victimes de maltraitance
Secrétariat général
Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



CORPS ET ADOLESCENCE

DAVID LE BRETON

yapaka.be

LECTURES

TEMPS D'ARRÊT

CORPS ET ADOLESCENCE

David Le Breton

yapaka.be

Corps et adolescence

David Le Breton

Temps d'Arrêt / Lectures

Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 8 parutions par an.

Directeur de collection : Vincent Magos assisté de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Laurane Beaudelot, Philippe Dufromont, Philippe Jadin et Claire-Anne Sevrin.

Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction générale de l'aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE), la collection « Temps d'Arrêt/Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

Comité de pilotage : Marc De Koker, Etienne De Maere, Stephan Durviaux, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Françoise Guillaume, Pascale Gustin, Françoise Hoornaert, Francine Roose et Juliette Vilet.

| | |
|---|-----------|
| Le passage adolescent | 5 |
| Transformations du corps adolescent | 5 |
| Changer de peau | 9 |
| Prendre corps en soi | 13 |
| Se construire un personnage | 13 |
| Tatouages, piercings | 16 |
| Grossesses adolescentes | 20 |
| Le corps photographié, filmé | 23 |
| Corps de fille voilé | 23 |
| Passions adolescentes du sport | 26 |
| Les activités physiques et sportives à risque | 29 |
| Le corps rejeté | 35 |
| Conduites à risque : la dimension du genre | 35 |
| Litiges alimentaires : le manque d'appétit de vivre | 36 |
| Blessures délibérées... .. | 44 |
| Les addictions ou le corps de sensations | 50 |
| Disparaître de soi | 53 |
| Prendre chair dans son existence | 59 |
| Bibliographie | 61 |

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.

Le passage adolescent

Transformations du corps adolescent

Les transformations physiologiques de la puberté et de l'adolescence s'imposent au jeune à son corps défendant ; elles soulèvent la question du regard des autres sur le jeune qu'il devient, celle de l'ouverture au désir et à la génitalité, de la frontière entre soi et les autres, entre ses fantasmes et la réalité. La croissance qu'il subit échappe à son contrôle, de même le statut qui est désormais le sien au sein de sa famille et du lien social. Un autre perce en celui qu'il est et n'est pas encore. Il ne cesse de se scruter dans le miroir, de s'interroger sur la qualité de séduction qu'il possède dans la hantise d'être la risée de son groupe. Sa pensée se sexualise comme son corps, l'autre devient un point central d'intérêt, non seulement les pairs mais aussi ceux qui attisent son désir. Mais il n'en est qu'au seuil, il donne les apparences de la maturité tout en étant encore dans une quête de soi, en tension. Les manifestations, inédites pour lui, de la sexualisation de son apparence l'inquiètent souvent : transformation de la voix, pilosité, érection, éjaculation nocturne pour le garçon ; seins qui poussent, règles pour les filles... Mais il est souvent en quête de la différence des sexes, savoir ce que c'est que d'être un homme ou une femme, dans la peur de ne pas être « normal ».

Si l'existence toute entière est une succession de crises d'identité, de métamorphoses intimes, le moment de l'adolescence en est sans doute la plus aigüe. Il accompagne la quête de différenciation et d'autonomie du jeune au regard de ses parents et, surtout, la recherche d'un sens et d'une valeur à sa vie. Le corps en tant que source de changement est perçu comme soi et autre, motif d'anxiété car il devient insaisissable

et contraint à l'assomption d'une identité personnelle et sexuelle, alors que pour certains rien ne vient appuyer moralement cette métamorphose. Le jeune a parfois le sentiment que ni la réalité extérieure du lien social, ni sa propre réalité psychique ne sont sous son contrôle, il est en quête passionnée de limites de sens pour savoir enfin qui il est et s'établir en soi. L'une et l'autre le poussent dans ses retranchements sans qu'il puisse s'en approprier les termes en toute confiance. En même temps qu'il cesse de se reconnaître, le jeune perd les certitudes de l'enfance et le holding familial qui l'enveloppe de sa sécurité ; les significations du monde qui l'entoure lui échappent en partie. D'où à cet âge les rougeurs, les gaucheries, les timidités, les rires défensifs, l'intellectualisation, etc. qui témoignent de sa maladresse à assumer la personne qu'il est devenu aux yeux des autres et celle qu'il pressent en lui mais qu'il cherche encore.

Le goût de l'obscène, alors si courant, est un compromis entre le désir de grandir, en montrant sa connaissance de la sexualité ou des matières corporelles, et celui de régresser, de rompre une progression qui l'inquiète. Les amours des uns et des autres sont décrits comme des « histoires de cul ». De manière parfois caricaturale, le jeune affirme symboliquement connaître désormais les affaires du sexe. Souvent, à l'adolescence, il devient déconcertant par son souci de prendre en permanence le contrepied des attitudes qui le caractérisaient jusqu'alors : ses manières de parler, de se vêtir, de se tenir à table, le rapport à la propreté, aux loisirs, etc. Il brouille les pistes en écho au désordre qui règne dans son existence. Il cesse d'admirer ses parents et les voit finalement comme un homme et une femme ordinaires, avec d'innombrables défauts ; il vit leur présence comme une promiscuité insupportable et se retranche dans sa chambre dont il leur interdit ou leur mesure l'entrée. Il s'efforce de prendre son autonomie, de quitter la sociabilité familiale devenue pesante, pour celle des pairs avec qui il partage les mêmes interrogations. Son souci est d'extraire symboliquement son corps de celui de ses parents. À défaut d'orientation

sociale dans un contexte d'individualisation du sens, il trouve souvent dans le marketing les repères qui lui manquent ; il se cherche et multiplie parfois les personnages auxquels s'identifier en puisant dans le registre ambiant de la consommation.

Le temps de l'adolescence est une « crise d'identité » normative, une période de croissance physique et morale qui amène le jeune à se sentir à l'étroit dans ses aspirations d'enfant et enclin à la recherche de l'homme ou de la femme qu'il souhaite être, dans une attente de la relation à l'autre, notamment en matière de genre et de sexualité. L'adolescence ne se confond jamais à la seule puberté, surtout dans nos sociétés où l'on est un adolescent de plus en plus tôt et où on le reste de plus en plus tard. Le jeune commence à se détacher de la tutelle de ses parents et à voler de ses propres ailes, à créer son propre réseau de sociabilité. Il s'efforce de borner symboliquement son espace intérieur et extérieur, d'établir les limites de sens pour se sentir exister sans être envahi. Il développe une vie secrète inaccessible à ses parents à travers ses amitiés, ses amours, ses loisirs, son journal intime ou son blog, les réseaux sociaux, les pseudonymes qu'il prend, etc.

Les parents jouent un rôle essentiel de contenance (*containing*) et de soutien (*holding*) affectif lors de ce passage, tout en maintenant une « bonne distance » souvent mise en défaut. Cet accompagnement qui reconnaît la différence de chaque enfant tout en assumant les responsabilités parentales d'éducation et de protection n'est plus toujours de mise aujourd'hui où nombre de jeunes en viennent à ne plus s'autoriser que d'eux-mêmes sur le fond d'une défaillance des parents. L'autorité paternelle, appuyée sur une transmission de limites de sens à travers une figure d'autorité, et une parentalité qui marque les différences de générations, reculent aujourd'hui devant une forme de socialisation fondée sur une égalisation des rapports parents-enfants, des droits et des devoirs partagés, une négociation permanente de la marge de manœuvre des uns et des autres. Avec des enfants

programmés, désirés, la famille est devenue contractuelle. Sous l'égide de la camaraderie elle rassemble un groupe d'égaux, de pairs, négligeant parfois les liens de générations, et surtout la responsabilité des parents dans l'éducation de leurs enfants.

Les parents ne sont souvent guère disponibles, engagés qu'ils sont dans leurs activités professionnelles. À leur retour de l'école, les enfants trouvent souvent le foyer vide, et les repas sont pris individuellement au fur et à mesure de l'arrivée des uns et des autres. La table familiale n'est plus le lieu de transmission qu'elle fut longtemps. De surcroît, la séparation fréquente des couples amène à une vulnérabilité accrue de l'enfant et à la multiplication des familles recomposées ou monoparentales. Les fratries nombreuses d'autrefois n'existent plus, la proximité des différents membres de la famille des parents n'est plus de mise, l'enfant est souvent seul, exposé à « l'inconscient de ses parents dans le cadre d'un foyer de plus en plus restreint en nombre de participants et en stabilité », résume Didier Anzieu.

Pour le jeune, la famille cesse peu à peu d'être le centre de gravité de son existence, ses espaces transitionnels se déplacent vers les pairs. L'adolescence est le « temps des copains », l'amitié y joue un rôle essentiel grâce à une disponibilité mutuelle qui ne se retrouvera que rarement dans l'existence. À défaut de l'autorité du père (ou des parents), les pairs prennent la place avec le risque de la tyrannie de la majorité pour les uns, le mal des vivre pour les autres laissés à l'écart ou harcelés à cause de leur différence, même si une majorité s'en sort parfaitement. Ce n'est plus l'adulte qui est le modèle de l'adolescent mais l'adolescent le modèle de l'adulte, bouleversant les liens de générations. Le jeune se tourne avec passion vers une culture adolescente hypercodée qui nourrit plus l'entre-soi qu'elle ne mène à un cheminement vers l'âge d'homme ou de femme. Pour être soi, il faut être comme les autres, mais avec une minime différence afin de pouvoir tenir un discours sur soi et se dégager des autres sans en être la risée.

Cet âge qui fascine la société toute entière suscite le désir de s'installer dans cet univers de consommation et d'y demeurer le plus longtemps possible. Il n'y a plus de parcours balisés, plus de temporalités symboliques pour jalonner une progression, et les notions même de maturité ou d'état adulte sont en crise, jugées peu enviables dans le contexte contemporain. Si l'adolescence est le temps de la multiplication des « premières fois » : premières règles, premier maquillage, première sortie, première cigarette, premier flirt, premiers émois, premiers baisers, premières relations sexuelles, première voiture, premier emploi, etc., aucun de ses moments n'a pourtant une valeur initiatique, chacun scandé plutôt d'une sorte de formalité, et un souvenir, non une transformation intérieure.

Changer de peau

La peau enclot le corps, les limites de soi. Géographie singulière en ce qu'elle est unique avec ses formes, sa consistance, ses cicatrices, ses nuances de couleur, elle établit une frontière vivante et poreuse entre soi et l'autre, dedans et dehors, intérieur et extérieur. Lieu de contact, elle est ouverture ou fermeture au monde selon les circonstances affectives, mémoire d'événements biographiques. Enveloppe narcissique, elle distingue le moi psychique du moi corporel et elle est d'autant plus investie par l'adolescent qu'elle est le lieu visible et sensible de sa différence. Objet de tendresse ou de haine, nourrie d'érogénéité, elle procure le plaisir ou la douleur selon les potentialisations dont elle est l'objet du fait de l'entourage affectif. Instance de maintenance du psychisme, c'est-à-dire d'enracinement du sentiment de soi au sein d'un corps qui individualise, elle exerce aussi une fonction de contenance, c'est-à-dire d'amortissement des tensions venant du dehors ou du dedans.

Si elle ne remplit pas ce rôle, elle procure un sentiment de fragilité, d'absence de protection face à l'âpreté de l'environnement. Cette enveloppe est d'autant plus vulnérable chez l'adolescent en porte-à-faux avec

son existence et, justement, « mal dans sa peau ». Elle donne le ressenti des limites de sens qui autorisent ou non à se sentir porté par son existence. Mais offerte au regard et au pouvoir des autres, elle rend vulnérable à leurs jugements. Elle incarne le partage entre privé et public. Mais le passage heureux entre ces deux dimensions qui alimente la fluidité de la vie quotidienne implique un solide étayage pour se donner un cadre, des limites propices, car il n'y a jamais de moi sans l'autre.

Le rapport au monde est une question de peau et de solidité ou non de la fonction contenante. Avoir la « peau dure » protège de l'adversité, à la différence de celui qui est « à fleur de peau » et réagit aux événements avec une sensibilité exacerbée. L'adolescence est aussi le moment où le jeune entend « changer de peau » ou « faire peau neuve ». La peau est une métaphore de la relation à autrui, elle mesure en effet la qualité de contact, comme en atteste un immense vocabulaire tactile ou cutané qui parle de la qualité de la relation. On *touche* quelqu'un en suscitant son émotion. On le *manipule*. On le *caresse dans le sens du poil*, on s'efforce de *prendre des gants* pour ne pas le *heurter*, certaines personnes se *prennent avec des pincettes* ou se *manient* avec prudence, on *prend garde* à bien les *saisir*, elles sont *chatouilleuses*, elles exigent des *gants de velours*, d'autres ont la *peau dure* ou sont *épais*, à moins qu'ils *n'en tiennent une couche*. D'innombrables termes sollicitent le vocabulaire du toucher pour dire les modalités de la rencontre, la qualité du *contact* avec autrui ; il déborde la seule référence tactile pour dire le sens de l'interaction.

Le corps est une matière première de la fabrique d'identité, il se mue en champ de bataille pour accéder à soi ou se défaire de sa souffrance. Il est l'autre le plus proche, mais à portée de main, et à apprivoiser à cause de ses transformations, de l'immense inconnu qu'il contient et des attitudes de l'entourage et des autres dans l'espace public. Les tentatives du jeune sont nombreuses pour contrôler quelque

chose de ce corps qui se dérobe à lui, un contrôle à travers tatouages, piercings, maquillage, vêtements de marque, look spécifique, régimes alimentaires, pratiques sportives intensives, etc. Manières symboliques aussi de se détacher doucement des parents en inventant sa propre existence sous l'influence des pairs. Mise au monde de soi par soi-même, naissance sociale à partir de ses propres références. Même si ces pratiques surprennent parfois l'entourage du jeune,, elles lui donnent une prise qui le rassure. Pour les jeunes générations, vivre implique de se faire voir, d'afficher ses goûts, ses particularités à la manière d'une carte d'identité visuelle.

En modifiant son apparence, l'adolescent fait de sa peau une scène où il projette une identité provisoire ou durable. Outil d'expérimentation de soi, d'exploration des personnages qu'il aimerait être, le corps n'est pas seulement pour soi, il est aussi pour autrui ; et souvent, il est surtout, de son point de vue, le lieu que jugent et s'approprient les autres : ill se sent alors collé au regard de ceux-ci et transparent à leur jugement. D'où le surinvestissement de la surface de soi comme support premier d'identité et de contrôle de ce qu'il entend donner à penser sur lui.

La peau est une frontière écorchée vive si les limites symboliques entre soi et les autres, entre le monde interne et la réalité sociale ont du mal à s'établir car alors elle enferme dans une identité insupportable dont on voudrait se dépouiller et dont témoignent les blessures corporelles délibérées. Le corps est alors à l'image d'une prison, il impose une représentation pénible de soi. Les somatisations des filles sont fréquentes et débordent les douleurs propres à la croissance : maux de tête et de ventre, nausées... souvent corrélées à des moments de tension avec les parents ou l'environnement social proche ; elles disent une difficulté de vivre, un manque de reconnaissance, la difficulté d'être soi et de grandir. Mais elles sont aussi des inscriptions de sens traduisant parfois la douleur de devenir femme dans un contexte qui réduit le féminin à la séduction, à la beauté, à la minceur, au

Prendre corps en soi

fait d'être « bonne », et vouée à une représentation de soi sur une scène masculine. Si la plupart des filles sont heureuses de ce culte de l'apparence et de cette surenchère sur les jeux de séduction, d'autres ne s'y reconnaissent pas et en souffrent.

Lors de l'adolescence, la peau est une sorte d'emblème de soi pour le meilleur ou pour le pire. Elle métaphorise l'existence personnelle. Le corps est alors un objet à s'approprier pour le rendre digne du regard des autres et du sien propre. Dans les représentations adolescentes, la reconnaissance à son égard vaut pour la reconnaissance de soi. En lui se joue une légitimité à être soi au sein du lien social. D'où la souffrance de ne pas ou de ne plus s'identifier à lui à cause d'un manque d'amour, ou d'abus sexuels qui amènent au désinvestissement de soi et donc au rejet d'un corps perçu comme « souillé », « moche », et donc dénarcissisé. Le corps est alors un autre, radicalement différent de soi, et il importe de le supprimer symboliquement par les mauvais traitements ou les blessures délibérées dont il est l'objet, voire par des comportements (en termes de sexualité ou de prostitution) qui disent le mépris de soi. Le corps adolescent est marqué d'ambivalence, il est un enjeu essentiel du sentiment d'identité.

Se construire un personnage

Le souci de soi et la volonté de travailler son corps pour l'embellir touche l'ensemble des classes d'âge. Les préadolescentes y sont aussi sensibles que les femmes plus âgées soucieuses d'entretenir leur apparence et leur séduction. La beauté est aujourd'hui l'objet d'une culture de masse, alimentée par le marketing, les réseaux sociaux, les magazines, l'individualisation du lien social, la valorisation du look, la baisse du coût des produits, le culte de la jeunesse, l'engouement pour les rassemblements festifs, etc. L'obsession de la balance commence avec l'adolescence. Accoutumées aux chats et aux forums sur Internet, les jeunes générations multiplient les identités virtuelles. Elles expérimentent ainsi les personnages qu'elles aimeraient être. N'ayant aucun état d'âme face aux artifices, elles sont plus enclines à l'idée d'une transformation de leur apparence pour esthétiser leur présence au monde et la rendre plus ludique. En témoigne leur engouement pour le tatouage ou le piercing ou pour les marques commerciales. En outre, les traitements contre l'acné, aujourd'hui banalisés, leur ont enseigné un usage courant des crèmes qui facilite le passage aux soins esthétiques. Il est courant, même pour les garçons, d'utiliser par exemple des teintures ou du gel pour cheveux, voire des parfums. Recours impensable une génération auparavant.

Le marketing use depuis quelques années du terme *tween* qui renvoie à des filles entre 8 et 12 ans soucieuses déjà d'être des femmes séduisantes et nécessairement aimées si elles sont conformes aux normes de minceur, de beauté, de séduction, de mode préconisées par les magazines. Il en va de

leur popularité. Plaire aux garçons est une injonction qui implique d'être suffisamment belle (« bonne »). À leurs yeux l'amour est strictement dépendant de la séduction. Des objets spécifiques de consommation allant des cosmétiques aux vêtements, des produits de maquillage aux modalités de leur coiffure s'offrent à elles. Une mode hypersexualisée, suggestive en termes de séduction, amène des fillettes à une tenue et des attitudes qui leur donnent l'allure de jeunes femmes. Avant toute expérience sexuelle, elles testent le regard des garçons en soulignant à leur insu leur disponibilité. Elles jouent au sexe sans le connaître, au risque de s'exposer à la pédophilie ou au harcèlement.

Des boutiques de lingerie proposent des soutien-gorge à coque, et même *push-up* à partir de 8 ans, des strings taille 12 ans pour les Lolita. En grandissant, la majorité d'entre elles restreignent leur alimentation dans un souci de minceur, elles suivent des régimes. Elles sont hantées par leur poids et leur conformation physique. Souvent critiques sur différentes parties de leur corps, elles ne se trouvent pas conformes à leur désir et à ce qu'elles fantasment du désir des autres. D'innombrables adolescentes du monde entier sont dans la crainte de ne pas être reconnues et souffrent du fait de leur poids. Elles ont peur de ne pas plaire. Être belle est souvent perçu par elles comme une condition indispensable pour être aimée.

Une adolescente encore en pleine croissance est souvent encline à une relation ambivalente face à l'image de son corps, elle utilise ce dernier comme une caisse de résonance de son mal de vivre ou de ses aspirations futures. De plus en plus de parents offrent désormais à leur fille une intervention de chirurgie esthétique comme cadeau d'anniversaire : la transformation du volume de leurs seins par exemple. Le surinvestissement de l'apparence atteste de l'impératif du look dans une société du spectacle, de l'image, où il faut en mettre plein la vue pour sursignifier sa présence au monde. Ce souci de soi banalise les soins esthétiques.

Les adolescents d'aujourd'hui n'auront, en vieillissant, aucune prévention à recourir aux techniques d'embellissement et de rajeunissement ; ils ont grandi dans le sentiment que le corps est un objet révocable dont l'apparence doit produire des effets spéciaux adéquats.

Ces interventions s'efforcent de modifier la géographie corporelle, de déplacer les frontières entre le dehors et le dedans lors du franchissement d'un passage délicat. Travaillé par la difficulté à entrer dans son existence, l'adolescent voit son corps lui échapper, et l'inquiétude qu'il éprouve à son égard lui donne le sentiment d'être sous le feu du regard des autres ; il ne supporte plus la relation au miroir. Il s'efforce d'appivoiser symboliquement le changement par son usage des marques corporelles, en contrôlant son corps à défaut de contrôler son existence.

Les malaises de l'identité, les doutes, les écarts entre le sentiment de soi et la confrontation au corps se résolvent en partie par la projection de soi à la surface du corps ; le paraître est une tentative de contrôle du for intérieur. Le jeune est en quête de son look par le biais du personnage qu'il souhaite incarner aux yeux de ses pairs, mais il s'y reprend souvent et change parfois radicalement d'apparence en poursuivant son expérimentation. La relation au corps est désormais celle à un objet d'autant plus investi qu'il nourrit la représentation de soi.

La dispersion des signes visibles sur le paysage cutané accomplit une métamorphose qui procure la jubilation d'être dans l'air du temps et de bénéficier d'un look favorable. La peau est entrée dans le registre de l'hypervisibilité, *médium* qui sursignifie la présence à travers les signes cutanés, capillaires ou vestimentaires. Pour beaucoup, vivre se confond avec la tâche de communiquer en permanence sur soi en arborant des signes valorisés pour se sentir exister aux yeux des autres. Mais cette nécessité d'être reconnu dans sa singularité se heurte à une limite diffuse, celle de ne pas en faire trop au risque d'attiser la moquerie.

Tatouages, piercings

Surinvestis par les jeunes générations de manière planétaire, le piercing ou le tatouage se muent en éléments constitutifs de soi et en emblèmes d'une génération, car si le tatouage touche tous les âges, il est particulièrement adopté par les plus jeunes. Loin d'être le signe d'une dissidence à connotation « virile » qu'il était autrefois, il est à l'inverse le témoin d'une intégration des garçons et des filles à la culture de leurs pairs, un carrefour où se rassembler autour de valeurs ludiques à travers un mélange ambigu de revendication d'originalité et de soumission aux attitudes conformes d'une classe d'âge. La difficulté de l'adolescent de se projeter dans le temps, son immersion dans l'immédiat, son consumérisme, suscitent son attraction pour des graphismes portés par des vedettes du show-business ou des sportifs renommés, par exemple, au risque d'en regretter l'inspiration quelques années plus tard et d'alimenter les cabinets des dermatologues pour les effacer.

Manière personnelle de s'affilier à la foule et de s'en détacher discrètement aux yeux de ceux dont le regard compte, le jeune est passionné par sa minuscule différence, à ce point surinvesti qu'il n'en voit pas la diffusion sociale. Le signe corporel a régulièrement pour l'adolescent une fonction de différenciation des parents et d'assimilation aux pairs. Souvent, la marque est posée avec des amis ou le compagnon ou la compagne du moment : « *Je me suis faite tatouer avec un copain. C'était tellement important que ça se fasse à deux, et qu'on partage ce moment ensemble. J'avais juste l'impression d'être beaucoup plus proche de lui et quelque part d'être liée à lui, même si ça paraît un peu absurde* » (Manon, 18 ans).

Le supplément apporté par le tatouage ou le piercing amène à se sentir enfin soi, dans la volonté de rompre symboliquement les amarres. Le corps venu des parents est à modifier pour ne plus être entaché d'une origine. Fantasme d'auto-génération propre

aux générations contemporaines où toute dette est intolérable et où il importe de ne rien devoir qu'à soi.

La résistance de la part des parents est ambivalente, enracinée pour une part sur une représentation ancienne du tatouage comme signe populaire de rébellion, un peu voyou, et pour l'autre sur la crainte de voir leur enfant s'autonomiser et prendre corps dans sa propre existence. Le piercing au nombril, le plus courant sans doute, est un archétype de la volonté de rompre symboliquement le cordon ombilical. La mère nourricière est mise à distance, la fille entend désormais disposer de son corps. De même le piercing de la langue qui témoigne d'une rupture de l'oralité ancienne, liée à la mère, pour accéder à sa propre parole, à sa propre voix. Même si le jeune n'en a pas pleinement conscience, la volonté est de s'inventer par soi-même en signant son corps comme ne devant plus rien aux parents.

Le signe corporel est parfois vécu comme un élément fondateur de soi. Outre son appartenance valorisée à l'air du temps, il renforce le sentiment d'avoir enfin rompu avec l'indifférenciation aux parents, et particulièrement à la mère. Recherche de dématérialisation du corps qui suscite la parole stéréotypée de bien des jeunes : « *Je me suis réapproprié mon corps* ». Comme si leur corps ne leur appartenait pas auparavant.

Le paradoxe est de se sentir « enfin soi » à travers une marque qui ne tient qu'à leur choix. Ils ne l'ont ni dessinée ni fabriquée, elle est posée ou dessinée par un autre tandis qu'ils se tiennent immobiles, sans autre participation. D'où le lien entre les marques corporelles et les marques commerciales chez les adolescents, ce même sentiment exaltant de puiser dans le marché valorisé mis à leur disposition. La sagacité est de faire le bon choix dans le magasin des accessoires afin d'en tirer la reconnaissance maximale.

Le tatouage ou le piercing accroissent la confiance en soi, le mûrissement personnel. D'où la satisfaction

qui accompagne leur mise en place. Ils opèrent un sentiment de prise de contrôle de soi au-delà d'une volonté de beauté. Ils célèbrent un événement biographique essentiel sur le moment : obtention d'un diplôme, premier boulot, succès professionnel, scolaire, universitaire, voyage, début ou fin d'une relation amoureuse, commémoration personnelle, nom d'un ou d'une amoureuse, d'un(e) amie, d'un enfant... Le changement de statut du fait de grandir se dédouble d'un signe d'autonomie.

La marque fonctionne aussi comme rappel d'une force personnelle, surtout s'il a fallu l'imposer au fil du temps et des arguments à des parents réticents. Touchée, palpée, mâchée, mordillée, contemplée, etc. surtout dans les moments de tension, elle se mue en objet transitionnel. Son contact donne le recul ou rassure. Le piercing à la langue est l'objet d'une autostimulation, il favorise un suçotement permanent comme si le sujet devait réactiver les sensations anciennes de la tétée. Manière de se donner le sein, et de se réfugier dans un quant-à-soi paisible qui met le monde à distance. Mais surtout, à cet âge, la marque corporelle rectifie une image du corps parfois malencontreuse, elle donne le sentiment d'une amélioration de l'apparence, d'un embellissement. « *Je me sens mieux avec moi-même. Je me trouve mieux moi. Alors je pense que les autres me trouveront mieux. Pas parce que je suis plus beau ou un truc comme ça mais c'est une manière que j'ai d'assumer mon corps. Ça m'a aidé à accepter mon corps, je me regarde un peu plus dans le miroir qu'avant* » (Arold, 21 ans, tatoué et piercé). La marque devient parfois un bouclier symbolique contre les menaces de la vie courante, une seconde peau qu'on ne doit qu'à soi et qui donne le sentiment d'avoir muri en se coupant de l'enveloppe familiale.

L'adolescence est un long moment de tourments, de questionnements. Surtout si les tensions familiales alimentent encore l'incertitude et le doute. L'intériorité du sujet doit être contrôlée à la surface de soi. Il faut se mettre hors de soi pour devenir soi.

« *Je suis devenu enfin moi après mon piercing ou mon tatouage* » est un lieu commun du discours des jeunes générations où le jugement des pairs est impitoyable. La possession d'un objet valorisé vaut brevet d'intégration et prestige.

Le look devient une forme première de socialisation pour les jeunes générations où une erreur de marque vestimentaire provoque par exemple le qualificatif de « bouffon ». Et dans un contexte d'uniformisation grandissante dû à la marchandisation de la jeunesse, le narcissisme de la petite différence bat son plein et se traduit par le surinvestissement des marques corporelles. Le signe cristallise non seulement le plaisir d'embellir son corps, mais il fonctionne aussi comme rappel de singularité personnelle, signature attestant de l'appartenance à soi.

Le piercing au nombril ou un discret tatouage à son entour ont restauré la noblesse du ventre. On voit désormais de plus en plus d'adolescentes porter des pantalons taille basse et des T-shirts pour arborer leur ventre. En quelques années le statut du ventre a ainsi radicalement changé, il est désormais érotisé et perçu comme l'un des lieux du corps où s'incarne une beauté que rehausse le piercing. Même un ventre un peu replet s'affiche avec fierté. Des adolescentes qui vivaient mal leur corpulence, leurs seins ou leur ventre, disent désormais leur fierté de porter de tels bijoux : « *Avant je ne m'aimais pas, j'avais horreur de mes seins, de mon ventre. Mais depuis que j'ai des piercings, je trouve mes seins formidables. Et mon copain aussi. Même mon ventre. Je trouvais qu'un nombril, ça n'était vraiment pas beau. Mais avec mon piercing, c'est complètement différent. Maintenant j'aime bien le montrer* ». Le ventre, et le nombril, entrent aujourd'hui dans un renouveau de leur histoire symbolique au sein de nos sociétés sous l'égide du consumérisme adolescent.

Le tatouage et le piercing sont des bijoux contemporains, des décorations posées sur le corps, mais dont la particularité est de pénétrer la peau.

Grossesses adolescentes

Au regard de la contraception, le désir est parfois trop impérieux pour s'arrêter à temps et faire l'amour avec un préservatif. Souvent le garçon se retire, mais parfois trop tard, et la pilule du lendemain s'impose. La contraception paraît en contradiction avec l'intensité du désir, la confiance, l'inattendu, surtout pour les jeunes générations ; elle vient briser un moment de grâce ou semer la suspicion sur les conduites antérieures. Le contraceptif n'est donc pas toujours utilisé, même dans la conscience possible d'une grossesse ou des risques de maladies sexuellement transmissibles ou d'infection de type HIV. L'ignorance des méthodes contraceptives est rarement en jeu dans la grossesse. Il s'agit plutôt d'une ambivalence qui amène les jeunes filles à jouer avec l'hypothèse d'être enceintes. Certaines souhaitent seulement tester la possibilité de la grossesse, elles n'ont nulle intention de mettre un enfant au monde. Manière intime d'interroger une féminité qui les trouble du côté de l'enfantement.

La grossesse est parfois vécue comme une fin en soi, elle prodigue la contenance que le lien social n'a jamais réussi à leur donner, elle comble un manque en remplissant le corps, elle suscite un accompagnement, une attention à leur égard. Elle distend les obligations envers une école dans laquelle elles peinent à trouver leur place. Les carences affectives à leur propos s'effacent provisoirement. L'enfant n'est pas toujours envisagé dans sa différence, il est un objet intérieur, privé, perçu comme une compensation aux difficultés intimes.

Une grossesse est parfois un nid où elles trouvent une plénitude, « une enveloppe de l'intérieur », comme le note Dominique Favre (2009, 83), où elles s'enroulent pour tenir le coup. L'une d'entre elles lui a déclaré : « *Quand mes enfants seront grands, j'irai habiter chez eux. Ils s'occuperont de moi comme je m'occupe d'eux aujourd'hui* ». La grossesse ne renvoie pas ici à un désir d'enfant mais à une volonté de régresser, de

s'abandonner dans l'attente d'une solution magique grâce à un enfant qui donnera enfin l'amour et l'attention jamais reçus.

Pour certaines adolescentes, l'expérience de la grossesse prime sur celle de la maternité, elles hésitent entre avortement ou adoption. Il arrive que des adolescentes provoquent et vivent leur grossesse comme une « attaque au corps », observe Daniel Marcelli. Elles se sont offertes dans une sorte de lâcher-prise, de lassitude, d'abandon dans une forte ambivalence. Elles ont pu vivre leur sexualité comme une contestation de l'autorité parentale et une volonté radicale de s'en affranchir, le choix de mettre l'enfant au monde venant sans doute d'une parole extérieure donnant soudain une existence réelle à cet enfant, le souci du père de le voir naître, voire de s'engager dans une vie commune, par exemple.

La parole décisive pour la naissance ou non de l'enfant tient dans une trame symbolique propre à l'entourage de chaque adolescente, la manière dont elle est parlée par les autres l'amenant ou non à parler son enfant comme un être singulier et vivant au-delà d'elle-même. Si elle avorte finalement, la grossesse n'a été qu'un accident de parcours, elle reprend son existence antérieure, en ayant sans doute mûri du fait de l'expérience ; mais il est difficile de savoir si l'interruption de grossesse aura ou non un impact dans son histoire. L'événement ne disparaît pas de la conscience, il chemine avec une histoire de vie qui ne cesse de le redéfinir, il est légitimé ou suscite ultérieurement des remords que nul ne saurait pressentir à l'avance.

D'autres ont le désir d'être mère pour échapper à une situation présente qui ne les satisfait pas, voire pour recouvrir une souffrance. Avec ce qu'il implique dans le regard porté sur elles, ce changement d'état corporel est une tentative de se redéfinir, de démontrer à leur entourage qu'elles ne sont pas si nulles puisqu'elles sont susceptibles de mettre un enfant au monde. La maternité est un signe de murissement,

un passage radical du fait d'être désormais une adulte et non plus une enfant. Tentative de se défaire de l'adolescence en changeant de peau et de statut par le recours aux stéréotypes de genre : une femme est d'abord une mère, elle trouve là sa légitimité première.

Mais le paradoxe est souvent de renforcer la dépendance aux parents si la grossesse va à son terme et que ce sont eux qui élèvent l'enfant. L'abandon des études ou les ambitions à la baisse sont souvent à la clé de la grossesse menée à son terme. La prise de conscience des responsabilités envers l'enfant ne facilite pas les choses. Et certaines adolescentes s'en démettent, l'enfantement ne les a pas faites mères. D'autres, plus volontaires sont contraintes à la précarité si elles souhaitent élever leur enfant elles-mêmes, d'autant plus si le père ne s'est pas engagé à leur égard. Ce dernier participe à l'émancipation de la jeune mère s'il accepte son rôle et partage la nécessité de ce murissement rapide. Dans certains milieux sociaux et affectifs, la grossesse précoce est une sorte de modèle familial. Dans ce contexte, les jeunes mères trouvent une reconnaissance de leur statut.

Les maternités adolescentes hors mariage ont perdu dans nos sociétés leur connotation de stigmat. Elever seule un enfant n'est plus associé à la honte. En revanche, ces mères adolescentes se « sacrifient » sur le fond de la « disparition » du père ou de son refus d'assumer ses responsabilités. L'ambivalence est présente dans la relation à l'enfant, l'amour à son égard n'implique pas toujours la responsabilité envers lui, ou le fait de supporter facilement l'enchevêtrement des contraintes pour veiller sur lui au long des jours. Et inversement d'autres se sentent responsables sans investir d'amour l'enfant.

Le corps photographié, filmé

Les adolescents utilisent avec passion l'image grâce à la photographie numérique. La moindre scène

juvénile montre des jeunes exhibant leur portable, prenant mutuellement la pose à travers des attitudes excentriques avant de se passer l'appareil en s'esclaffant par avance du résultat. L'image circule au sein du groupe, aussitôt téléchargée aux amis absents, diffusée sur les blogs ou les réseaux sociaux en quête de commentaires, ou effacée si elle ne convient pas à l'un ou à l'autre. Elle est devenue liquide, innombrable, instrument de communication, de confirmation de soi, d'attestation de sa présence, d'apprivoisement de son image, de son corps, de son rapport au monde.

Il s'agit moins de fixer un moment pour les souvenirs que d'en augmenter le partage en multipliant les points de vue et les témoins, les possibilités de retour sur soi. L'image numérique renforce l'intensité de la rencontre, la rend réelle, plus vivante encore. Elle n'est plus mémoire mais partage immédiat, elle intensifie la relation à l'instant, dans une tentative éperdue d'arrêter le temps. Le miroir se déplace ainsi dans la vie courante vers le regard complice des pairs, il n'est plus cantonné à l'intérieur de la chambre. On se regarde dans le regard des pairs avec déjà une nostalgie du présent. Les réseaux sociaux sont une manière de s'afficher, de renouveler en permanence son personnage selon les occasions et dans un jeu sans fin, jubilatoire, dans l'attente des commentaires des uns et des autres avec le sentiment d'être toujours en prise sur le monde, toujours mobilisés

Corps de fille voilé

Pour certaines filles, le voile remplit aussi cette fonction de protection et de contrôle de soi, mais dans le refus de l'image et le retrait sur une sociabilité féminine. Et à cet égard les différences sont considérables parmi les jeunes femmes elles-mêmes. Au plan théologique, le voilement des femmes est une tentative de ramener symboliquement les femmes dans le *harim* pour rétablir leur allégeance aux hommes dans la *umma*. Il les isole symbolique-

ment et les retranche de l'espace public qu'elles ne peuvent qu'emprunter puisqu'il est le lieu des hommes. Il désigne la femme comme un objet sexuel à la fois sacré et interdit.

Pour l'intégrisme, il témoigne de la nostalgie de la communauté perdue à travers l'ostentation des signes, dans un monde globalisé et individualisé. Nombre de femmes musulmanes y sont opposées et dénoncent un signe de dissolution de soi par la soumission reconnue à l'autorité masculine. D'autres, leurs sœurs peut-être, se refusent à sortir dans la rue sans se couvrir de peur de se souiller au regard des hommes ou de Dieu. Certaines s'opposent même à leurs parents qui ne comprennent pas le recours à ce comportement.

Le voile est polysémique, sa signification n'est pas seulement religieuse, il est surtout un outil d'expérimentation de soi à un moment donné d'une trajectoire individuelle, et l'adolescence est sans doute à ce propos une période particulière de recherche de soi, où les convictions d'un moment sont vite balayées par d'autres tant que la jeune n'a pas trouvé son centre de gravité. La même jeune femme insistant un jour sur une signification particulière du voile, puis quelque temps plus tard sur une autre, avant de le retirer et éventuellement de le remettre quelques mois plus tard.

Ou bien encore, comme Yasmina, 15 ans, qui explique à Elise Muller (2015) qu'il y a un temps pour les plaisirs et ensuite un temps pour le voile : « *Pour l'instant, on ne peut pas pratiquer à cause des cours et tout ça. C'est trop compliqué. Plus tard, on portera le voile, mais pour l'instant ça ne sert à rien. Ce qu'on fait c'est pas bien, je sais que quand je vais grandir je ne serai pas comme ça. Pour l'instant, pour nous, la vie c'est une aventure ! Alors, j'en profite, je me maquille, j'ai plusieurs mecs en même temps. Parce que y'a des mecs c'est des gros bâtards. Ils font du mal aux filles qui s'attachent vraiment. Alors je me venge* ». Le voile est ici perçu comme un attribut des responsabilités

adultes, mais le temps de l'adolescence demeure le temps légitime du jeu.

Parfois, il s'agit surtout d'éviter le harcèlement des garçons, d'avoir la paix dans son quartier en offrant les apparences de soumission et de pudeur requises par le groupe, de parcourir ainsi l'espace public entre modernité et Islam, émancipation et tradition. Parfois il s'agit d'une conviction religieuse profondément ancrée, quand l'adolescente dit penser que Dieu la regarde et ne cesse de la juger. Le port du voile traduit alors une quête de pureté et une exigence d'ordre, une nostalgie de la communauté perdue où chacun est à sa place, les femmes soumises aux hommes ; ou un repli sur soi et sur la spiritualité après un deuil ou un échec personnel, une solidarité avec d'autres populations islamiques perçues comme opprimées par l' « Occident ».

Pour d'autres, en revanche, la volonté est clairement politique d'imposer un islam rigoriste sans concession dans l'espace public et politique de nos sociétés laïques. Mais le voile a toutes les ambivalences de cet âge où l'on change facilement d'opinion au fil des rencontres ou des déceptions. Chacune est dans une négociation intime et provisoire avec les discours qu'elle entend sur le voile, les pressions familiales ou sociales qui l'entourent, ce qu'elle imagine de ses devoirs religieux à cet égard, sa gêne à être sans cesse soumise aux regards des hommes, son malaise à ce moment de son histoire dans l'espace public quand son corps change et que s'éveille le désir.

Au moment de l'adolescence, le voile est un objet transitionnel, et donc ambivalent, au regard de sa signification traditionnelle dans les sociétés islamiques où il existe. « *Avec mon voile, je suis à l'aise, je peux aller partout, et je me sens à l'abri de tout, mon corps tout entier est sous le vêtement, tu vois, je sais qu'il est là, mais les autres n'ont pas à le fixer, je me sens intègre, complète avec mon voile, tu vois* » explique Zeyneb (19 ans) à Meryem Sellami (2014). Le voile est

un mode d'appropriation du fait d'être une femme exposée au harcèlement des garçons. Il est un lieu où disparaître pour expérimenter le fait d'être soi dans la sécurité ontologique, il accompagne un processus de subjectivation pour de nombreuses adolescentes.

Passions adolescentes du sport

Une pratique intensive du sport à l'adolescence protège d'interrogations plus lourdes autour des modifications induites par la puberté et le bouleversement de l'identité. Dans la quête de sensations et de contrôle de soi par la répétition des entraînements, il y a aussi une mise à distance d'un monde intérieur malaisé à contenir. La fréquentation régulière d'un espace sportif avec ses rites et ses figures familières, l'autorité de l'entraîneur, la préparation des compétitions, les discussions autour des pratiques, la connivence avec les pairs, une reconnaissance mutuelle, etc. procurent l'assurance d'un monde compréhensible, toujours à sa mesure. L'activité sportive apparaît comme un espace transitionnel où s'approprient les difficultés de grandir et de prendre pied dans son existence.

Suspension du temps et des questions en ayant bien d'autres soucis, ceux-là maîtrisables et concrets, et notamment la progression des performances, la pratique sportive s'effectue dans un microcosme, un monde protégé où chacun est reconnu à sa place, un espace transitionnel bien balisé, fortement investi comme s'il allait durer toujours. Elle favorise une lutte efficace contre la sexuation du corps et les nouvelles responsabilités qu'elle implique. Elle repousse souvent à plus tard les relations amoureuses ou l'entrée dans la sexualité. Le corps est maîtrisé et nié dans ses aspects pulsionnels au nom des sacrifices nécessaires à l'obtention de bonnes performances et des contraintes de l'entraînement. Les signes sexuels secondaires comme les menstruations disparaissent parfois, la conformation physique des femmes tend à se masculiniser.

La pratique intensive du sport est aussi une manière de tenir de manière ludique le corps sous contrôle à travers discipline et efforts répétés sur soi. Elle offre l'avantage d'un emploi du temps rigoureux. Elle occupe tout l'esprit en évitant de se projeter dans l'avenir autrement que sous la forme d'un calendrier à tenir et d'une préparation physique adéquate pour être en bonne forme au moment de la compétition. Elle donne des directives, un cadre, un mode de vie, des aspirations, une sociabilité contrôlée et axée seulement sur la performance.

Dans cet univers matriciel à la fois maternel (au sens du soutien) et paternel (au sens d'une autorité exercée), le déni de la fragilité personnelle bat son plein et donne à chacun le sentiment de maîtriser son existence et de pouvoir toujours résoudre les soucis rencontrés. L'entraîneur est le garant de la cohésion au sein du groupe, une autorité forte qui donne les orientations non seulement pour la carrière mais aussi pour le reste de la vie quotidienne puisque les performances en dépendent. Le jeune demeure dans une position de dépendance ; il étend le moratoire de l'adolescence en repoussant à plus tard le processus d'individuation et l'entrée dans un sexe. Il reste dans un univers protégé, homosocial, qui le dispense d'affronter les ambivalences du monde.

Il y a une solution technique à tout grâce à l'entraîneur ou aux responsables du club ou de la fédération. Les jeunes sportifs sont souvent portés vers les solutions immédiates comme les prescriptions médicales ou l'automédication, les compléments alimentaires, cherchant la tutelle d'une molécule ou d'un produit magique au moindre problème.

Au-delà des pratiques plus conventionnelles, les activités physiques et sportives ont connu dans les années quatre-vingt une profonde mutation dans laquelle se sont engouffrées les jeunes générations : transformations technologiques ; nouveaux matériaux ; évolution inhérente aux pratiques sportives et à la recherche de sensations nouvelles ; indifférence

à l'égard des fédérations sportives et affirmation d'une volonté de liberté, de jeu, à l'encontre des règlements et de la compétition ; élargissement de l'aire de pratiques avec l'émergence des sports de glisse, des sports de pleine nature ; investissement physique de l'espace urbain, etc. Le marketing des fabricants d'instruments exploite également les sensibilités nouvelles liées à la recherche de sensations, de liberté, de look...

Consommateurs effrénés, à l'affût des derniers produits, ces jeunes adeptes « jouent » simultanément la rébellion et l'indifférence aux normes ou aux règles sociales. Ils n'ont d'autres références qu'eux-mêmes. Hors compétition, hors classement, hors limite, hors balisage, hors règles, autonome, individuelle, la pratique est d'abord recherche passionnée de sensations.

Ces activités physiques et sportives des jeunes générations sont des manières de se sentir enfin réels, à travers les efforts physiques, la fatigue, la douleur, le pressentiment du danger. En ce sens, elles ont une parenté avec les conduites à risque. Certes, ces dernières sont la réponse à une souffrance, là où les premières sont plutôt une recherche d'intensité d'être, mais l'une et l'autre s'inscrivent sur le fil du rasoir, et, à travers une mise à l'épreuve par des voies différentes, elles demandent parfois à la mort une réponse sur le sens et la légitimité de l'existence à travers le goût d'aller au plus loin qui les caractérise, une passion de l'excès. Mais elles sont socialement valorisées, non seulement par les jeunes générations qui y trouvent un terrain d'émulation et de communication, mais par l'ensemble de la société qui y voit une affirmation ludique de la jeunesse. Les valeurs de courage, de résistance, de vitalité, etc. y sont louées, abondamment exploitées par ailleurs par les campagnes de publicité ou de marketing.

Dans une société de compétition, de performance, et qui valorise le risque dans le domaine de l'aventure ou de l'« extrême », les jeunes générations sont enclines à investir avec engouement ces activités

dites « à risque » où le jeu avec la limite est une donnée fondatrice. Elles procurent des formes incontestables de narcissisation en alimentant la conviction d'être au-dessus du lot, virtuose, et de faire partie des élus. Le corps-à-corps avec le monde s'établit en des lieux et des circonstances que le jeune décide et qui demeurent sous son contrôle, à la mesure de ce qu'il présume de sa compétence.

Les activités physiques et sportives à risque

Le jeune éprouve dans ses réalisations physiques ou sportives un sentiment d'évidence, de création et de détermination personnelle. La peur ainsi surmontée induit la jubilation d'avoir réussi, et de posséder une étoffe peu commune. À travers ses prouesses, il a le sentiment d'exister dans le regard des autres. Il est à la recherche de soi, de la sensation forte d'être vivant. Il cherche à savoir qui il est, jusqu'où il peut aller trop loin. Il expérimente ses ressources dans un sentiment d'épanouissement. Ces activités répondent à une logique d'affrontement physique au monde sur un mode jubilatoire, même si le risque d'accident est toujours le prix à payer de l'intensité éprouvée, un brutal retour du refoulé.

Le jeune cherche une confrontation à ses limites musculaires, il se revêt d'une enveloppe identitaire de sensations physiques. Un surcorps accompagne son engagement, une sensation de soi qui ne s'interrompt jamais. Exister ne lui suffit pas, il doit *se sentir* exister. La peau, la sueur, les sensations physiques, la douleur musculaire sont des accroches au monde pour éprouver sa consistance, ces stimulations se prolongent au terme de l'épreuve à travers la douche, le repos, le souvenir de l'événement comme une sorte de rappel adouci et heureux des limites de soi

Les activités physiques et sportives sont fortement investies par les garçons dans une quête de limites, une recherche éperdue de sensations et de recon-

naissance. Pour les garçons se mesurer aux autres relève d'un rite de virilité (Le Breton, 2015), il implique le dépassement de soi sous leur regard (la frime). « *J'aime bien cette sensation de vitesse, dit François, adepte du bicross. Et des fois, les autres, ils se demandent si je vais m'arrêter et ça leur fait peur. Il faut aller vite, mais être sûr de soi. Et ne pas avoir peur, parce que si on a peur, on ne peut pas aller si vite. Des fois on fait des choses qu'on n'a pas le droit de faire, ça, c'est une autre sensation encore en plus. Mais on va moins vite quand on est tout seul, je pense. Quand il n'y a personne autour, on fait ça plus tranquillement, on le fait plus pour le plaisir.* »

L'épreuve a une valeur de confirmation de valeur personnelle, elle appelle la démonstration, au risque de surévaluer ses compétences et de céder à un sentiment de toute-puissance souvent dangereux, comme François le dit à demi-mot, exprimant le fait que, s'il est seul, il est plus « calme » et davantage dans le plaisir. L'exercice de la virilité est exigeant, impitoyable. Un jeune seul au volant de sa voiture court moins de risque d'accident que s'il est accompagné. La présence des autres tend à le mettre en représentation et l'empêche de prendre du recul sur ce qu'il accomplit. La recherche de prouesse ou la démonstration de sa dextérité devant les autres est aussi, au-delà de l'épanouissement personnel qu'elles procurent, une ligne de défense narcissique contre le sentiment d'insignifiance de soi.

On connaît à ce propos le souci des skateurs de se fixer dans des lieux publics pour opérer leur figure. À travers une feinte indifférence, le regard des autres est nécessaire à la validation des talents. Le spectacle est donné « mine de rien » et non de façon ostentatoire. La pratique sollicite une connivence amicale avec les autres partenaires, des joutes mutuelles. Elle implique des heures sur la planche et d'innombrables chutes avant de réussir enfin la figure convoitée ou d'accrocher un moment la rampe de l'escalier. Les écorchures, les bosses, les fractures se multiplient tant que la technique du corps n'est pas

maîtrisée. Mais tel est le prix à payer pour un sentiment d'enracinement au monde, la recherche d'une butée à travers ce mélange ambigu de dextérité et de chutes, comme s'il s'agissait en permanence de trouver enfin la bonne distance avec un univers qui se dérobo.

Le roller ou le skate traduisent la liberté prise par le jeune dans l'espace de la ville, la griserie des déplacements. Il détourne en permanence sous une forme ludique les dispositifs de circulation et le mobilier urbain. Le jeune joue avec la vitesse ou le risque de la chute en profitant de la géographie urbaine, en descendant les pentes à toute allure par exemple, ou en se mêlant à la circulation des voitures, en s'accrochant éventuellement à elles pour connaître des moments d'accélération et exercer une virtuosité en narguant le danger. Nombre de pratiques physiques ainsi investies par les jeunes générations multiplient les zones de transgression, et donc le sentiment de puissance.

La quête éperdue de limites lors d'activités physiques et sportives à risque marque une croyance personnelle dans le fait d'être « spécial », d'avoir une étoffe qui manque aux autres, mais simultanément en se mettant en situation périlleuse comme l'adepte en recherche sans cesse la confirmation. Les failles narcissiques sont à colmater dans un processus toujours à reprendre. Le sentiment de soi n'est pas assuré suffisamment pour que le jeune s'inscrive dans l'évidence du monde autrement que sur le fil du rasoir. « *Ce qui me fait le plus peur, disait S. Siffredi, c'est de voir le jour de ma mort, que ma vie n'a été qu'une surface plane sans la moindre sensation pour en masquer le vide* ». Il meurt à 23 ans en surfant sur un couloir presque à l'aplomb de l'Everest..

La recherche de situations difficiles, voire dangereuses, est parfois délibérée pour un jeune en quête d'une légitimité personnelle, d'une signification accrue à son existence. Dans ces circonstances il se forge une force de caractère, trempe sa volonté, se

rassure sur son goût de vivre, sur le fait qu'il est un « élu » puisque la mer, la montagne, le désert... l'ont laissé passer et qu'il a su se rendre digne du défi. Les activités physiques et sportives à risque relèvent d'une forme ludique d'ordalie. Elles traduisent une quête de sens et de légitimité. Le hors-piste dans des secteurs non sécurisés, souvent dans la méconnaissance des lieux et des risques encourus pour soi et surtout pour les autres dans le déclenchement d'avalanches. Le jeune dévale la montagne dans une volonté masculine de laisser une trace de soi sur la « virginité » de la neige. Comme le dit un adepte : *« Si on enlève les risques, ça ne m'intéresse plus (...) On veut s'évader de la société, vivre les émotions qu'on nous interdit ailleurs, on est libre »*. Les skieurs traditionnels sont perçus comme des « *blaireaux* ». Repoussoir qui permet de se sentir investi d'une valeur éminente. Le risque choisi est une royauté personnelle.

La pratique est bien entendu sans cesse redéfinie par le jeune comme toujours sous son contrôle même s'il prend des risques au-delà de ses habitudes. Mais, à ses yeux, ce ne sont pas des risques aveugles, ils sont argumentés, enrobés de bonnes raisons. Il trouve des justifications pour aller au-delà, tenter une figure inédite, affronter une vague plus dangereuse, escalader un sommet malgré une météo difficile, etc. La prise de décision s'alimente dans le désir d'expérimenter ses ressources pour en ressentir une exaltation supplémentaire. À celui qui a la conviction d'avoir l'étoffe, il est censé ne jamais rien arriver de sérieux. Le sport extrême est une manière délibérée de susciter le danger afin de l'affronter et de témoigner de sa dextérité. Un jeune surfer en visite à Belhara, près de Saint-Jean-de-Luz, raconte : *« Ce jour-là, tout le monde s'est regardé, et nous nous sommes dit : ' On rentre, ce n'est pas pour nous '. Puis, on s'est ravisés, on voulait quand même essayer. Cet endroit est un haut fond. Il ne se passe rien et, d'un coup, il y a une vague énorme qui casse. Plein de pêcheurs ont disparu ici. Quand ils nous ont vus partir, ils se sont demandés ce qu'on allait faire. C'était incroyable. Il y*

avait du vent, du clapot, la vague était hyperlongue, c'était sauvage. »

La passion pour ces activités traduit chez les jeunes générations la nécessité de maîtriser ailleurs le déséquilibre qui règne dans leur existence. Dans sa discipline le jeune est souverain et s'épanouit dans le fait de plier la résistance des éléments, de dompter la pesanteur. Ce sont des pratiques de vertige, ou plutôt de jeu avec le vertige. Qu'il s'agisse de l'air, de la terre, de la neige ou de la mer, la recherche est celle de la maîtrise du déséquilibre. Si les conduites à risque sont des mises à l'épreuve de soi en quête d'une certitude sur le sens de son existence, les activités physiques et sportives à risque sont un autre terrain d'expérimentation de soi où le jeune peut trouver les réponses qui lui manquent.

Pour de jeunes délinquants ou toxicomanes, les travailleurs sociaux proposent aujourd'hui des activités physiques ou sportives susceptibles de leur procurer le frisson comme l'alpinisme, le parachutisme, le canyoning, etc. ou, dans un autre registre, la marche : outils efficaces de décharge des tensions, d'appropriation de soi, de retour au lien social quand ils sont utilisés dans la reconnaissance du jeune.

Rachid a fait un séjour en prison pour des activités délinquantes dans son quartier. Il participe à un stage de formation au parachutisme. Mais au moment de s'élanter hors de l'avion, pris de panique, il renonce, bien qu'il n'ait pas froid aux yeux dans son quartier où il est toujours prêt à montrer « qu'il en a ». Accompagné par les éducateurs et les formateurs de la base, il apprend lentement à conjurer sa peur, à se convaincre qu'il est capable de sauter. Non seulement il entre ainsi dans un processus de reconnaissance avec des interlocuteurs aux antipodes des jeunes de son quartier pour qui il est un caïd ; nul ne lui oppose son statut de délinquant, il est un jeune comme les autres. Nul ne stigmatise sa dérobade, on s'attache même à lui montrer combien elle est fréquente y compris chez les plus courageux. Ce mouvement de

restauration narcissique l'amène à changer une part de son rapport aux autres. Quelques jours plus tard il se lance hors de l'avion sans appréhension. Il se passionne pour le parachutisme, et commence une formation, dans la volonté désormais de voir au-delà de son quartier.

Pour d'autres, il s'agit d'emblée de réparer une mauvaise estime de soi, de se convaincre de n'être pas seul. Les activités physiques et sportives qui exigent de s'arracher à soi-même sont propices à restaurer un narcissisme mis à mal et à rompre la fuite en avant vers la délinquance ou la toxicomanie par exemple.

Conduites à risque : la dimension du genre

Dans la relation au corps, les conduites à risque sont traversées par les connotations sociales du genre. Chez les filles, elles prennent des formes discrètes, silencieuses (troubles alimentaires, scarifications, tentatives de suicide...). Leur corps est une chambre d'écho pour leur mal de vivre.

Chez les garçons elles deviennent exposition de soi (et éventuellement des autres), souvent sous le regard des pairs (violences, délinquances, provocations, défis, alcoolisation, vitesse sur les routes, toxicomanies...) Les pairs ont un effet de renchérissement des conduites à cause de la valorisation du risque dans les imaginaires adolescents de la virilité, et par crainte d'une réputation de pusillanimité. Leur présence incline le jeune à aller au-delà de ses appréhensions pour affirmer son identité aux yeux des autres et ne jamais perdre la face. Les défis entre garçons participent des rites de virilité en permanence en jeu. La bande est un refuge, surtout dans le contexte d'une insuffisance familiale ; elle contribue à l'étayage d'un sentiment d'identité en manque d'assises plus solides, et elle autorise le passage à l'acte dans un sentiment d'évidence en dissolvant les interdits moraux, parfois sous l'égide d'un chef devenu figure identificatoire.

Litiges alimentaires : le manque d'appétit de vivre

Prendre possession symboliquement de son corps se traduit sous des formes heureuses à travers le tatouage ou le piercing, voire les manières de se coiffer, de s'habiller, etc. mais sous une forme plus douloureuse, on en retrouve le principe dans l'anorexie ou les différentes formes de privation que s'inflige l'adolescent. L'ascétisme est une manière de se sentir exister en se détachant de l'emprise des autres, en suraffichant une indépendance et une maîtrise de soi. Rejet du corps et des matières organiques en même temps que des besoins physiologiques sur lesquels il exerce sa décision, rejet des autres et particulièrement des parents dans la recherche d'une position propre. Manière de se tendre avec horreur contre un corps vécu comme un fardeau, encore à s'approprier.

L'anorexie n'existe pas dans les sociétés qui connaissent la pauvreté ou la misère, elle est plutôt un symptôme propre à des sociétés qui se nourrissent à leur faim et connaissent même l'opulence alimentaire. Si elle est décrite dans le courant du XIXe siècle, elle reste rare et se développe de manière grandissante depuis quelques décennies seulement. Comportement touchant d'abord les filles de milieux privilégiés, elle gagne peu à peu au fil des années toutes les conditions sociales, recrutant par ailleurs une minorité de garçons.

L'alimentation est un point de cristallisation des tensions familiales. L'adolescente a le sentiment que tout dans sa famille tourne autour de la nourriture, occupation triviale à ses yeux mais seul moment de « partage » quand il s'agit d'aller faire les courses, de cuisiner avec sa mère ou de manger ensemble. Des troubles comme l'anorexie ou la boulimie témoignent d'un goût de vivre défaillant. L'adolescente doute d'elle-même et se sent écrasée par les attentes réelles ou fantasmées de ses parents à son égard ; elle a du mal à cristalliser le sentiment de sa propre personnalité, de sa différence, face à une mère qui

choisit souvent ses activités ou est convaincue de savoir en permanence ce qui est bien pour sa fille.

Simultanément, l'anorexique exerce un pouvoir sur sa famille. L'adolescent du roman *La désobéissance* d'Alberto Moravia renonce à manger quand il comprend « *que cette forme de désobéissance était, entre toutes, la plus grave, la plus radicale, celle qui entamait le plus l'autorité familiale* ». On voit aussi des adolescentes prendre le pouvoir au sein de leur famille, toutes les interactions tournent autour d'elles. Sheila MacLeod, longtemps anorexique, le dit explicitement : « *J'ai le pouvoir. Je peux influencer sur les événements et les gens. Je suis toute-puissante. Ma volonté est souveraine* » (100). L'anorexie affecte en profondeur les relations familiales, nul n'en sort indemne. Le corps est le seul lieu d'exercice du contrôle, mais par ricochet il devient aussi le lieu de pouvoir sur toute la famille. L'insistance des parents à contraindre leur enfant à manger est une incitation à durcir encore sa position dans un refus obstiné de se soumettre.

Avant son anorexie, la jeune fille était en représentation, saisie dans le désir des autres à son égard, elle n'était pas perçue dans sa singularité mais plutôt comme projection des aspirations de ses parents, de sa mère surtout. Mais les parents n'ont jamais pensé exercer une telle emprise sur elle. Et elle a vécu dans le souci de correspondre aux attentes, de se conformer à l'image attendue. Elle n'a cessé de soutenir leur narcissisme. Elle n'a jamais manqué de rien, justement, sinon du manque du manque qui aurait consacré sa différence. Son souci, même si elle l'ignore, est de se détacher de sa famille et des images qui lui collent à la peau pour accéder à son autonomie.

En ce sens, toute psychothérapie exige une participation des parents, comme y insistent des thérapeutes aussi différents que Philippe Jeammet ou Hilde Bruch. La jeune est enfermée dans un système relationnel où elle étouffe. Hilde Bruch parle à ce propos

de la « confusion des pronoms » ; « Le père explique ce que la mère veut réellement dire, la mère est sûre de devoir corriger ce que la fille dit penser, et la fille à son tour explique ce que pensent les parents » (1979).

L'anorexie est un trouble profondément enraciné dans des structures affectives familiales ou des événements traumatiques, comme les abus sexuels par exemple ; elle puise aussi son énergie dans cette obsession de minceur de nos sociétés qui s'impose comme contrainte aux adolescentes. Et c'est souvent à l'occasion d'un régime que la jeune prend conscience de cette maîtrise sur elle-même. Mais l'anorexie n'est pas toujours liée à ce souci de maigrir. S. MacLeod le dit bien : « Je n'ai jamais fait le rapprochement entre mon refus de manger et un désir de minceur, et, partant, il ne s'agissait pas de séduction sexuelle. Je ne savais pas ce que je faisais : je me sentais simplement obligée de le faire » (1982).

Les pratiques ascétiques renforcent le sentiment d'identité en la convainquant de posséder une résistance et une volonté hors du commun. De surcroît, elle exerce un contrôle strict sur son rapport au monde et se rassure ainsi de posséder une liberté qui l'effraie encore. Tentative de reprendre le contrôle sur les mouvements biologiques du corps et, parallèlement, sur les autres à son entour. Les rares nourritures ingérées sont l'objet de rituels vétéraux de purification, dépouillées de toute impureté, soigneusement triées, lavées, asséchées de toute graisse. Elles doivent devenir « propres » dans les deux sens du terme, toute souillure éliminée. L'anorexie est un long rituel pour retrouver la pureté.

La jeune se sent parfaitement bien, niant les signes tangibles de l'altération de sa santé : aménorrhées, problèmes cardiaques, diminution de la tension, insomnies, maux de ventre, etc. Elle ne se voit nullement maigre, mais mince. Elle surinvestit ses études où elle est souvent brillante, elle poursuit sa volonté de maîtrise sur son corps à travers un engagement passionné dans des activités physiques où

elle excelle également. Elle entend non seulement maîtriser sa faim mais aussi sa fatigue. Elle se sent exceptionnelle. L'anorexie lui procure une identité de prothèse d'autant plus prégnante qu'elle est combattue par ses parents et les médecins. Une identité négative lui donne enfin une singularité et le sentiment d'exister tant par son combat intérieur contre la faim que par le trouble généré au sein du système familial.

Mais elle est dépendante de son comportement et de son inscription dans la durée ; elle y trouve un équilibre en le payant de ses privations et de son enfermement dans un temps circulaire. Elle accepte de sacrifier une part d'elle-même pour maintenir sa place dans le monde. Elle construit un mode de vie sur ce qui n'est qu'une protection contre sa difficulté à prendre corps dans son existence. Ambivalente, elle souhaite échapper à sa situation mais elle est contrainte de s'y agripper pour ne pas disparaître. À la fois elle se sent libre, à la différence des boulimiques, mais elle est engoncée dans son comportement et ne saurait s'en passer.

Parmi la multitude des significations possibles, l'anorexie a aussi celle de la disparition de soi dans le rien, dans la quête d'une infinie maigreur associée à la pureté, d'une volonté d'échapper à son corps en le rendant diaphane, et au lien social en devenant invisible. Les métaphores de la légèreté abondent : être un nuage, un papillon, une libellule, une odeur, un souffle, une buée ..., bref ne plus être enfermé dans un corps voué à la pesanteur. L'anorexie est une lutte farouche contre la sexualité qui arrache au neutre et contraint à devenir femme (ou homme). Elle est même une passion de la désincarnation. Tentative d'arrêter le temps du corps, de reprendre la maîtrise de soi.

La fille lutte contre la femme qui grandit en elle et s'apprête à coloniser son corps. Quête d'androgynie ou plutôt de refus de toute sexualité, rêve d'un corps neutre, hors sexe, ou même celui d'exister hors-corps pour ne plus être prise dans la dualité des sexes : elle

devient squelette, inidentifiable, insaisissable. Son corps est en trop et prétend la fixer à une féminité qui la limite de façon insupportable ou qu'elle récusé sans pour autant aspirer à la masculinité. Elle souhaite plutôt ne jamais grandir. Elle voudrait que son esprit se détache enfin de son corps et ne plus être que cette force aérienne qui n'est rattachée à rien.

L'anorexie est un refus du corps féminin, une volonté de se dépouiller de la chair pour devenir insaisissable, neutre. « *Plus les contours de mon squelette se précisaient, plus je sentais émerger mon vrai moi (...) M'étant débarrassée de la chair et de menstruations indésirables, j'étais devenue pure et propre et, par voie de conséquence, supérieure à ceux qui m'entouraient* ». La jeune fille entend faire de son corps le lieu de sa seule volonté en s'inventant un corps n'appartenant qu'à soi, et non un corps d'espèce et féminin.

Le garçon, quant à lui, se crispe contre l'irruption d'un corps d'homme dont il ne veut pas. Filles et garçons voient leur corps comme différent d'eux-mêmes, comme une prison dont ils cherchent à s'évader. L'anorexie est une manière de refuser la transformation du corps, de bloquer la sexualisation pour demeurer dans l'indifférenciation de l'enfance. L'adolescente tente de déprendre son corps de l'emprise de ses parents, de le désengluer de leur présence, et surtout de le dématerniser, de se l'« approprier », c'est-à-dire de ne plus se vivre comme un satellite des parents, et notamment de la mère. Elle grandit souvent dans l'amour « dévorant » de cette mère et un manque de consistance de la présence paternelle. Le refus de manger est aussi symboliquement une rupture avec la mère nourricière. Pour sortir de son anorexie, sa tâche sera d'apprendre à se différencier autrement que par la privation et l'affrontement avec les autres.

Seule solution pour elle, à ce moment de son histoire, pour mettre de l'ordre dans une existence qui lui échappe. « *Moins je mange, plus je m'évade* » dit encore Sheila MacLeod. La relation à la nourriture se mue en enjeu identitaire. Elle est un balancier d'exis-

tence, une manière de forcer les limites pour savoir qui l'on est, d'expérimenter d'autres manières d'être et, au-delà encore, de régler des comptes avec la mère nourricière. L'appétit est toujours engagé dans une qualité de goût de vivre qui commande la saveur de la nourriture. Elle pense détenir une connaissance inouïe du corps et atteindre des niveaux de performance et de conscience que les autres n'imaginent même pas. Ses succès scolaires ou sportifs donnent souvent le change concernant ses difficultés personnelles.

Elle se repait finalement de sa sensation de faim, elle n'existe que par ses tiraillements et sa jouissance de la contrôler. Manger serait perdre son accroche sensorielle au monde. La sensation de soi passe par celle de la faim inextinguible. Mais elle jouit aussi de la fatigue ou de l'épuisement qu'elle s'impose lors de ses activités physiques ou sportives. Elle est souvent dans un état d'ivresse qui lui donne le sentiment de flotter. L'anorexie est une longue transe sur le fil de la faim. Elle se sent exceptionnelle.

Des auteurs comme Evelyne et Jean Kestemberg parlent même d'« orgasme de la faim » pour traduire l'érotisation de cette sensation de faim et de déséquilibre intérieur. Elle ne voit pas l'extrême maigreur de son corps et sa fragilité, elle continue à se sentir trop «grosse », elle souffre d'une distorsion de l'image de son corps. Hantée par sa faim, elle cuisine souvent pour ses proches, se passionne pour les recettes, mais dans une relation non affective aux aliments : ceux-ci sont réduits à des calories et longuement décortiqués avant d'être mangés avec réticence. Autant de manières de se conforter dans une relation de maîtrise face à la nourriture. L'absence de goût de vivre neutralise le goût de toute nourriture.

Si l'anorexie est un indice de souffrance, elle traduit aussi une forme de résistance inavouée (comme les scarifications ou l'obésité) à l'encontre d'un modèle restrictif du féminin. Elle est également une question politique. S. MacLeod parlait à son époque d'une

« grève » visant l'attitude de ses parents. Aujourd'hui l'anorexie paraît de plus en plus une critique par corps interposée d'un modèle contraignant du féminin, même si elle est surdéterminée également par des difficultés relationnelles liées à la famille. Elle est la mise en œuvre d'une ironie cruelle à l'encontre du discours sur la minceur et la tyrannie de la séduction associée à la femme. Elle en pousse la logique à son point extrême. La jeune femme dit par son corps la souffrance des représentations qui s'imposent à elle. Non que cette résistance soit tout à fait lucide, bien d'autres motifs entrent en jeu. Cependant cette dimension accompagne la recherche de la minceur. Elle interroge via son corps des représentations sociales sources de souffrance pour des femmes qui ne se reconnaissent pas dans ce modèle de séduction, ou ne s'y soumettent qu'à travers maintes privations.

Les sites pro-anas sont redoutables dans leur incitation car ils présentent l'anorexie comme une résistance lucide contre les normes ambiantes imposées aux filles en légitimant d'autres modèles de séduction fondés sur l'extrême minceur, que les Américaines appellent la *thin inspiration* (inspiration de la minceur). Les sites en question recherchent sur la scène médiatique des femmes propres à soutenir leur revendication, et surtout ils donnent à des filles, plus rarement à des garçons, la possibilité d'échanger autour de leur expérience, de leurs stratégies, et construisent en ce sens des lieux puissants d'enracinement du trouble.

L'anorexie consiste en la restriction radicale de nourriture, en ne mangeant presque rien, ou bien, sans se priver et même en traversant des crises de boulimie, à se faire régulièrement vomir après chaque absorption de nourriture.. À la différence de l'anorexie, la boulimie est souvent vécue comme « anormale », « honteuse » et dissimulée à l'entourage, mais ce sentiment n'empêche pas la reconduction de l'activité. Elle est un double ironique de l'anorexie, même si les passages de l'une à l'autre sont courants.

L'étymologie grecque du terme boulimie (*boulimia*) vient de *limos* (faim) et de *bous* (bœuf »), elle traduit cette faim dévorante, excessive, sans fin, incontrôlée. L'orgie de nourriture est l'expression d'une forte tension intérieure en même temps que la tentative d'en sortir lors de difficultés scolaires ou relationnelles. Elle est une crise de dévoration de tous les aliments à portée de la main, quels qu'ils soient. Tout est ingéré sans discrimination : un abîme est à combler au plus vite en se remplissant de n'importe quoi pour ne pas y tomber. Ce sont surtout les filles qui connaissent des accès de boulimie, une sorte d'abandon de soi à la nourriture où la jeune engouffre les aliments comme à travers une transe, souvent après une contrariété, une pensée négative.

La boulimie s'associe parfois à l'anorexie ou lui succède ; dans les deux cas l'adolescente est dans la peur de perdre le contrôle de son alimentation et de son apparence. Pour éviter de grossir, elle provoque des vomissements, ou utilise des lavements, des laxatifs, des diurétiques pour se vider d'une nourriture qui ne renvoyait à aucun goût mais à la seule nécessité de remplir un gouffre. Le fait de se faire vomir est une technique corporelle d'administration intime de la crise, une manière de reprendre le contrôle après avoir satisfait au soulagement de la tension.

La phase de vomissement est brève, incoercible, elle induit un autre sentiment de honte. Elle soulage physiquement et moralement. La jeune se retrouve en prise avec le réel. Parfois, aux épisodes de vomissement, succèdent l'absorption de grandes quantités d'eau jusqu'à ce que le liquide rejeté paraisse propre. Cérémonie de purification pour des femmes (parfois des hommes) qui se sentent souillées non seulement par le mélange de ce qu'elles ont avalé (plutôt que mangé), mais aussi par la perte provisoire de la maîtrise sur soi et le chaos d'une existence non désirée.

Même si elle est presque toujours clandestine, la boulimie suivie de vomissements s'affiche quelquefois quand l'adolescente laisse délibérément les ali-

ments entamés en pleine vue sur la table, quand elle vomit dans des sacs en plastique qu'elle pousse sous son lit, ou qu'elle laisse des traces bien visibles dans les toilettes afin d'attirer l'attention de ses parents sur son malaise tout en les provoquant dans une attitude ambivalente. Ce qu'elle ne peut plus avaler au sein de sa famille, elle le met alors sous les yeux de tous.

Comme les autres conduites à risque, l'anorexie et la boulimie sont une stratégie inconsciente pour exister en dépit des circonstances.

Blessures délibérées...

La peau est aussi un recours pour s'agripper au réel et ne pas sombrer. Quand tout se dérobe autour de soi, il ne reste que le corps pour ne pas disparaître. Dans les conduites à risque, il est utilisé comme un objet transitionnel, balancier d'existence usé comme un objet régulateur pour supporter l'âpreté des circonstances. Les attaques à son égard (scarifications, abrasions, brûlures, coups, etc.) ou les quêtes de sensations souvent brutales sont des moyens de continuer à s'arrimer au réel, à le ressentir via le corps puisqu'il ne se donne pas par le sens. Ce ne sont nullement les indices d'une volonté de se détruire ou de mourir. Au contraire, de telles attitudes bricolent du sens sur le corps pour continuer à exister. Elles conjurent une catastrophe du sens, en absorbent les effets destructeurs en la fixant sur la peau et en essayant de la reprendre en main. Elles s'opposent à la souffrance et manifestent un essai de restauration de soi.

Pour reprendre le contrôle, le jeune cherche à se faire mal, mais pour avoir moins mal. Il sacrifie une part de soi afin de sauvegarder quelque chose de son ancrage au monde. Les attaques à l'égard du corps sont d'abord une attaque contre les significations qui s'y rattachent. Elles concernent des jeunes souffrant d'un désinvestissement de soi, d'une incertitude concernant les frontières de leur psychisme et de

leur corps, de leur réalité et de leur idéal, de ce qui dépend d'eux et des autres du fait de parents souvent carencés, maltraitants ou absents.

Parfois des événements déclencheurs se situent hors du contexte familial : harcèlement, abus sexuels, peine de cœur, etc. L'inceste ou les violences sexuelles sont en effet une autre raison majeure de ce rejet de soi, de ce sentiment d'être encombré d'un corps souillé. Ces jeunes sont des écorchés vifs, c'est-à-dire des écorchés du sens, sans défense contre les blessures infligées par les autres. Ils vivent toute déception avec intensité, sans recul. Ils ont le sentiment de ne pas être tout à fait réels, de n'habiter ni leur corps ni leur existence. De même quand les enveloppes familiale et scolaire qui incarnent les peaux sociales du jeune sont défaillantes, elles sont l'objet d'attaques à leur égard, mais lui-même ne s'épargne pas.

Si le tatouage est une signature qui traduit le fait de se revendiquer comme soi, l'attaque au corps manifeste le refus de se reconnaître. Elle est précédée du sentiment de déperdition de soi sous les assauts de la souffrance, comme si le sol de la pensée venait à s'effondrer, moment de rupture avec le réel. Le jeune se jette contre son corps pour toucher enfin une limite, conjurer la chute dans le vide. Et l'entaille est la seule parade au sentiment d'être mis à mal. Le ressenti du jeune traduit en ce cas l'« agonie primitive » ou l'« angoisse impensable » décrite par Winnicott (1975).

Le manque d'un environnement soutenant en soi et au dehors amène à la recherche d'un cran d'arrêt de la chute à travers l'incision corporelle. Au moment où celle-ci est effectuée, la blessure instaure une sorte de lieu sensoriel de contenance que renforcent ensuite la trace laissée sur la peau et l'éventuelle nécessité de soins. La vue des cicatrices reconforte le jeune, lui rappelle qu'il dispose d'un moyen pour repousser les assauts de l'affect, et elle le rassure au sujet de ses frontières.

En entaillant son corps et en en faisant sortir métaphoriquement ce qui l'étouffe, le jeune retrouve un espace de symbolisation qui restaure sa position d'acteur. Le sang qui coule est souvent décrit comme matérialisant sa souffrance. Et elle sort de lui, elle est portée à la surface de soi, là où elle devient contrôlable. La chape de détresse est crevée par une agression tournée contre soi, car là seulement elle est maîtrisable. Le choc du réel ainsi induit, l'ouverture du corps, la douleur consentie, le sang qui coule, la violence auto-infligée, renouent les fragments épars de soi et conjurent le sentiment de dissolution ; la concrétude de la relation au monde est rétablie, les frontières cutanées sont restaurées. La blessure délibérée arrête la chute, elle en efface le vertige et provoque la sensation d'être vivant et réel. Elle dit le dépit en portant les coups sur ce lieu du corps, la peau, qui symbolise le mieux l'interface avec le monde.

Lucie, victime d'un inceste dont la remémoration ne cesse de la hanter, explique que « *c'est un peu comme si on arrivait nous-mêmes à gérer notre souffrance. Ce n'est pas quelqu'un de l'extérieur qui va nous faire du mal, comme dans le cas de l'inceste ou de l'abus sexuel, ce mal c'est nous-mêmes qui nous l'infligeons. Donc on a un contrôle sur la souffrance subie. D'autres choses entrent en jeu, c'est aussi, entre guillemets, un mal pour un bien. C'est laisser sortir une certaine souffrance qui pourrait être dite avec des mots et qui passe là par une maltraitance du corps* ». Le paradoxe de la douleur, quand elle est choisie ou acceptée, est de procurer une butée pour ne pas se perdre, pour endiguer le déferlement des pensées douloureuses.

Dans le témoignage des jeunes, les attaques au corps purgent du « mauvais sang », du « pus », expulsent de soi la mauvaise part pour retrouver provisoirement un corps propre, non envahi par l'autre. L'écoulement du sang « draine » la souffrance et emporte provisoirement la souillure. Rite intime de purification particulièrement puissant pour des

adolescent(e)s victimes d'inceste ou d'abus sexuel, manière symbolique de rejeter hors de soi la souillure, de retrouver provisoirement une pureté à travers une sorte de saignée identitaire.

Dans nos sociétés le sang est une substance symbolique chargée, il émane du corps, il est associé à la vie et à la mort, à la santé, à la blessure. Mais il se tient à l'intérieur du corps où il est invisible ; quand il en sort il est signe de danger. Il n'est plus à sa place. Le répandre délibérément revient à mettre en scène et à utiliser une puissance de transgression.

Les blessures délibérées ne sont pas un engluement dans un symptôme mais une tentative de redéfinir son existence pour ceux qui ont perdu le choix des moyens. Ce ne sont en aucun cas des automutilations, comme un abus de langage les désigne parfois : aucune fonction corporelle n'est altérée, aucun organe détruit. Au pire, elles laissent des cicatrices. Elles ne sont pas faites de manière aléatoire, une conscience relative les organise et protège malgré tout le jeune du pire : il n'attaque pas son visage, ou ses yeux, ou d'autres zones vulnérables de son corps, mais plutôt ses poignets ou ses avant-bras, plus rarement ses cuisses, son ventre, c'est-à-dire des lieux qui ne ferment pas les portes du lien social.

Le plus souvent l'acte entre dans une ritualité intime, privée, l'entaille est exécutée dans le secret de la chambre, par exemple devant une bougie, avec une musique spécifique, souvent métal qui exprime le cri, le mal de vivre, la révolte, une méditation intérieure...

Interrogé, l'adolescent(e) qui s'entaille en explique les raisons, parle de son soulagement après la blessure et de son malaise à recourir à une telle diversion. Mais il (ou elle) dit aussi ne pas avoir d'autres moyens de reprendre le contrôle sur la violence des affects ressentis. L'impossibilité de sortir de la situation par le langage force le passage par le corps pour décharger la tension. Les blessures volontaires absorbent ce reste que les mots ne saisissent pas. Le passage par

le corps devient alors la seule issue possible. Dire un inceste, l'indifférence de la mère, l'abandon du père, par exemple, ne suffit pas à en effacer la douleur. Ces attaques au corps sont des outils pour contrôler un univers intérieur douloureux qui échappe encore et élaborer une relation moins confuse entre soi et l'autre en soi.

En ce sens, loin d'être des passages à l'acte comme le disent certains psychanalystes, elles sont des actes de passage, elles s'opposent à la virulence des affects et maintiennent le jeune dans une position d'acteur. Grâce à elles, l'état de la souffrance se desserre et le jeune reprend son souffle. Elles autorisent un passage, une transition. Elles sont une tentative de restauration du lien, une parade pour surmonter la montée de l'affect. « *Il m'est arrivé de grosses crises d'angoisse que j'ai eu besoin de casser brutalement par une automutilation ; et de le faire dans les toilettes du lycée, ou dans la salle de bain chez des amis et de façon brutale et rapide ; mais en présence de quelqu'un, non jamais* », témoigne Samantha qui se décrit comme survivante de l'inceste.

La douleur ressentie est un rappel d'existence. « *Je crois que je me coupe pour sentir que je suis encore vivante. Parce que je sais très bien que, en me coupant, c'est pas comme ça que je mourrais. Ca je le sais très bien. Donc je ne suis pas morte et mon corps n'est pas mort. Enfin, je ne sais pas expliquer, mais non, je ne suis pas morte. Voilà, c'est comme ça* » (Anna). La fragilité des assises narcissiques, le brouillage des limites de soi requiert le cran d'arrêt de la douleur, mais la souffrance est ailleurs, installée dans l'histoire de vie. Le détour par l'agression corporelle est une forme paradoxale d'apaisement. Le jeune oppose la douleur portée sur la peau à la souffrance enracinée dans les circonstances de sa vie à travers une homéopathie symbolique où une dose infinitésimale du poison en résorbe provisoirement les effets.

Les attaques au corps sont surtout féminines. Pour les garçons, elles disent une souffrance mais elles

participent parfois d'une affirmation de virilité. Si le plus souvent les filles dissimulent et soignent leurs blessures en secret, les garçons les arborent plutôt comme des emblèmes virils. Elles attestent qu'ils n'ont pas froid aux yeux en se faisant mal et en laissant leur sang couler. Mounir, interrogé par Meryem Sellami (2015), se coupe depuis l'âge de 13 ans pour afficher sa suprématie sur les autres : « *Je veux qu'on ait peur de moi (...)* Si quelqu'un a osé se couper sa propre peau, qu'est-ce qu'il oserait te faire à toi ? S'il n'a pas eu pitié de sa peau à lui, s'il n'a pas eu pitié de lui-même, comment il aurait pitié de toi ? C'est un intouchable, un dur, un vrai gangster. » Les entailles sursignifient paradoxalement la virilité, surtout si elle est mise en défaut. Le fait de montrer son courage et de se faire mal pour imposer son statut est une attitude masculine. Nombre de brûlures de cigarettes s'effectuent ainsi sous le regard des autres que l'on souhaite impressionner.

Dans tous les cas la blessure délibérée est un appel à l'aide, même quand elle est dissimulée, et d'autant plus si elle est affichée par un geste volontaire comme de remonter les manches d'une chemise ou de ne porter qu'un T-shirt. Le corps, matière même de l'identité, est support d'une médecine sévère mais efficace. Biffure de soi comme on raye une phrase malencontreuse. Le corps est en trop et il enferme en soi à la manière d'une prison d'identité. Là aussi, mais sous une forme nettement plus douloureuse que pour le tatouage, il s'agit de changer de peau, de faire peau neuve.

L'expérience montre que ces blessures délibérées ne durent que le temps du passage de la zone de turbulence pour le jeune. Un jour ou l'autre, elles cessent par la grâce d'une rencontre amoureuse, du geste d'un adulte qui lui donne enfin le goût de grandir, de la confiance accordée pour une tâche quelconque qui lui tenait à cœur, d'une reconnaissance inattendue de la famille ou des proches.

Les addictions ou le corps de sensations

La dépendance, ou l'addiction, pour reprendre une formulation plus contemporaine qui renvoie au même processus, traduit le fait de ne pouvoir se passer d'une substance ou d'une expérience. L'existence toute entière tourne alors autour de la répétition inlassable des mêmes comportements et la recherche des mêmes sensations. À l'incertitude des relations, face à un monde qui lui échappe et où il ne trouve pas encore sa place, le jeune oppose le rapport régulier à un objet qui oriente totalement son quotidien, mais qu'il a le sentiment de maîtriser à volonté : drogue, alcool, tabac, relations à la nourriture, scarifications, internet, jeux vidéo, etc., objet grâce auquel il décide à sa guise des états de son corps quitte à transformer son entourage en pure utilité et à ne rien investir d'autre. Face à l'insaisissable de sa vie et de sa relation aux autres, le jeune oppose la concrétude de son corps, seul élément du monde sur lequel exercer un contrôle, et un emploi du temps tout entier centré sur une expérience qui lui épargne de se poser d'autres questions. Mais il n'investit plus rien d'autre de son environnement social. Grâce à la répétition inlassable du comportement qui l'accroche ainsi au monde, il continue à exister en exorcisant ses ambivalences et son désarroi.

L'addiction est étymologiquement une opération juridique par laquelle dans la république romaine un individu insolvable était mis à la disposition de ses créanciers. Elle est une contrainte par corps, une dette à l'encontre d'une difficulté à donner sens à son existence et à donner chair à ses désirs. Le jeune perd donc sa liberté puisqu'il ne peut s'acquitter de sa dette. Le corps en effet exige son dû sans qu'il puisse se dérober à cette nécessité. Toutes les formes de dépendance traduisent une quête éperdue de sensations.

Différents degrés d'engagement se déclinent entre l'usage unique ou ponctuel et la dépendance. Les drogues « dures » ne s'opposent aux drogues « douces »

qu'en termes chimiques. Car il y a un usage « dur » des drogues douces, et un usage « doux » des drogues dures. Certains connaissent une lourde dépendance au shit et se sentent incapables de mener à bien leur vie quotidienne sans le soulagement qu'il leur procure.

La passion pour un produit régissant désormais l'existence implique une « rencontre » qui semble soudain apporter les réponses, colmater les brèches. Quand il devient la matière première d'une dépendance grâce aux sensations et aux ritualités qu'il implique, le produit protège un sentiment de soi fragile, un narcissisme insuffisant, rétablissant un instant la fragmentation de soi ; mais le prix à payer en est la dépendance et l'organisation de toute l'existence autour de lui. La toxicomanie est un monde sans autrui dans la mesure où elle produit un monde portatif où l'autre n'a plus sa place sinon dans une position instrumentale (de dealer, de pourvoyeur d'argent...). Son expérience induit la nécessité intérieure de reproduire les sensations éprouvées car sur le moment elles sont un sésame, un remède miraculeux au mal de vivre. Mais le *pharmakon* est à la fois remède et poison. S'il assure un temps un étayage de l'existence, au fil des mois le plaisir lentement s'émousse et se mue en tuteur pharmacologique pour satisfaire aux nécessités d'une vie quotidienne difficile à assumer.

Comme les autres formes de dépendance, l'usage régulier des drogues est une solution face aux conflits affrontés et aux carences narcissiques. Ce recours est une forme de fabrique de soi, une manière de se construire comme individu en dépit des difficultés, une automédication sous une forme chimique pour se rendre le monde vivable à défaut de se changer soi ou de changer l'ordre des choses. Le manque-à-être disparaît, vite remplacé par le manque du produit. Mais il est plus rassurant et facile de se procurer du produit que de se procurer de l'être.

La dépendance aux substances psycho-actives entraîne dans son sillage d'autres conduites attisant la vulnérabilité : le *deal*, la délinquance, les produits

frelatés, l'échange de seringue, parfois la prostitution impliquant des relations sexuelles sans précautions dans la hâte de trouver l'argent nécessaire à l'achat du produit... Le pacte avec la drogue est à double tranchant, il implique des dommages collatéraux. Le poison prend le dessus. Les processus chimiques induits rythment l'existence de l'individu, prennent son contrôle.

À défaut de trouver un rapport de sens propice au monde, un contre-corps de sensations inhérentes au manque et à sa suppression « fixe » provisoirement une identité morcelée, rassemble les fragments de soi et rend l'existence enfin supportable. Il crée une assise, même si celle-ci se trace dans l'impalpable du sensoriel et implique au fil du temps les affres du manque. Il donne une limite symbolique suffisante pour que le jeune souhaite la retrouver au plus vite dès qu'elle s'éloigne de lui.

La toxicomanie déplace l'incontrôlable de la souffrance sur la douleur du manque, dans une logique de sacrifice ; elle joue la douleur contre la souffrance en donnant à l'individu une position relative d'acteur et de contrôle. Il s'agit non plus de jouir du produit mais de s'arracher aux affres du manque, de soulager le terrible sentiment du vide, la fatigue qui alourdit le moindre geste. Entre le manque et son effacement, le toxicomane occupe tout son temps et se trouve fixé dans un emploi du temps dont il pense contrôler tous les paramètres. Il l'ignorait lors de ses premières expériences, mais il se drogue pour être accroché, saturer son rapport au monde et ne plus penser à autre chose.

La dépendance instaure le simulacre d'une vie pleine. En interposant le produit entre soi et les autres, soi et le monde, le jeune s'abandonne aux contraintes liées à sa recherche, aux moyens d'en financer l'achat, aux rituels du *shoot*, etc. Les exigences d'un tel mode de vie lui octroient un mode d'emploi pour exister en réduisant la complexité du monde à une poignée de données élémentaires.

La toxicomanie est une expérience de mort et de renaissance, non seulement par le jeu d'une ordalie toujours renouvelée, mais aussi à travers le passage consenti à un univers de sens qui n'est plus celui de la conscience ordinaire sans être tout à fait celui de la mort. La situation de manque est un abîme, une dissolution de soi où le jeune est désormais incapable d'échanges, de compréhension, emporté par l'hémorragie du vide qu'il importe de remplir au plus vite pour ne plus en ressentir les affres. Le produit est le balancier qui autorise la poursuite de la vie, la dose infime de mort qui triomphe de la mort réelle dans un jeu ordalique où il s'agit d'arracher journalièrement une certitude d'être légitimement au monde.

En ce sens les salles de shoot sont des lieux de protection qui réduisent les risques inhérents à une telle pratique, tout en amorçant des liens propices à un accompagnement par les travailleurs sociaux.

Dans la consommation de drogue, une rupture des ritualités, une overdose dont le sujet se sort *in extremis*, une rencontre, la proposition d'un emploi, une participation inattendue à une activité artistique, une réussite quelconque ou la confiance conférée par un adulte deviennent parfois instauratrices de sens ou incitation à le chercher sur un autre mode.

Disparaître de soi

Par ces pratiques le jeune est dans un monde de sensations pures dont la plupart du temps il revient sans mémoire. Il s'efface et erre comme un fantôme dans un univers intérieur impossible à saisir ou à nommer. En apesanteur des contraintes de sens, il n'a plus à soutenir le poids de son identité. L'intention est d'abord de ne plus être là. Dans cet état, le jeune flotte dans un univers dont il a à peine conscience. Son souci était de se défaire du poids de son existence antérieure, d'une identité trop lourde à porter. Il ne sait plus où il commence ni où il finit, mais il s'en moque. Il abolit la durée, certes de manière provi-

soire, mais il est hors de son histoire personnelle, et le monde autour de lui cesse de lui demander des comptes. Le jeune arrête le temps en lui tournant le dos et fige ainsi les événements, il n'est plus atteint par eux.

La clinique de l'adolescence abonde en figures de dessaisissement, parfois jusqu'à la quête du coma dans l'alcoolisation ou les jeux d'étranglement, ou d'autres formes de vertiges où le jeune s'engloutit pour ne plus avoir à penser une présence au monde douloureuse. Perdu dans la blancheur, sans identité, sans possibilité d'être identifié, il échappe alors à toute communication même si son corps est toujours là. Il n'a plus de nom, il ne répond plus. Il est plongé dans un exil intérieur par sa syncope, la secte qui contrôle ses faits et gestes, une cuirasse pharmacologique, l'alcool, la drogue ou la transe anorexique qui le détachent du lien social ordinaire, ou bien il est immergé dans une *second life* ou plusieurs grâce à son ordinateur.

La blancheur est le passage consenti à un univers de sens qui n'est plus celui de la conscience ordinaire, sans être tout à fait celui de la mort. Le jeune n'est plus personne, mais un champ de sensations. La modification de conscience se mue en un objet transitionnel pour avancer dans le temps, dans un jeu de renaissances successives. Ce que je nomme la blancheur est dans ces comportements une traversée de la mort régulièrement rejouée. La longue dépendance au produit ou au comportement met le sujet en situation régulière de danger comme si la fulgurance du jeu avec la mort devenait une routine ; ordalie diluée dans le temps, répétition sans fin d'un rite oraculaire dont la signification est, entre autres, d'interroger le temps sur la légitimité de continuer à vivre.

Ces conduites d'emprise sont des tentatives de contrôler le corps pour éviter l'irruption de l'inattendu, maîtriser la durée pour en faire un temps circulaire. Elles sont une manière d'échapper à soi au moyen d'un produit ou d'une action qui procure un apaise-

ment provisoire. Se perdre délibérément pour ne plus se perdre, reprendre le contrôle, même paradoxalement, sous une forme homéopathique.

Longtemps l'alcoolisation a été une recherche d'ivresse, de légèreté, d'euphorie, elle participait des rites de virilité pour les groupes masculins où le fait de « tenir » l'alcool valait brevet d'excellence. Les femmes en étaient exclues, l'alcoolisation au féminin était rare ou cachée, et associée à une image négative. Certes, ce type d'alcoolisation demeure, et il s'accroît même. Il témoigne de la recherche d'une absence mineure, provisoire, un peu euphorique, où une conscience relative persiste : mais hors des exigences de la vie courante, l'esprit est allégé, les soucis oubliés.

L'ivresse est une forme douce de disparition de soi, l'emprunt pour quelques heures d'un masque afin de détendre les pressions intérieures, d'oublier le poids des soucis. Elle apaise l'angoisse en brouillant la conscience et en rendant plus difficile une pensée continue.

Ces dernières années, les modalités de l'alcoolisation se sont transformées chez les plus jeunes. Ils boivent sans doute moins souvent mais avec plus d'intensité. S'ils sont relativement abstinentes le reste du temps, en revanche, ils boivent avec passion lors des fêtes de fin de semaine. La saoulerie s'effectue en groupes. La dissociation liée à l'ébriété amène « à délirer » et à d'interminables crises de fou-rires, elle induit une sorte de transe joyeuse à la lisière d'un coma que d'autres, en revanche, recherchent délibérément.

Certaines grandes villes connaissent désormais des rassemblements de jeunes où il s'agit de boire sans fin, dans des rues rebaptisées « rues de la soif »,. L'alcool est consommé sans mesure comme une composante essentielle de la fête. La disparition radicale de soi est posée en modèle d'excellence, se défaire de sa personne et ne posséder aucun souvenir de ce que l'on a fait pendant ce temps en

est une attestation. Ces conduites de défonce ne touchent pas seulement des jeunes dont la souffrance est inscrite dans des relations familiales ou sociales, elles concernent également des collégiens, des lycéens, des étudiants, des élèves de grandes écoles, toujours en représentation de leur savoir et de leur statut, mais au détriment de leurs affects et dans la nécessité de toujours être à la hauteur. Pour un moment ils cessent de répondre de leur réussite aux concours ou aux examens, ils ne pensent plus à rien, ne « se prennent plus la tête ». Une intelligence trop en représentation appelle un moment de « repos ». Les soirées des grandes écoles sont une possibilité de « se lâcher ».

Des formes inédites d'alcoolisation sont apparues ces dernières années vouées à une recherche délibérée d'absence ou de coma. Boire sans limite, non plus pour atteindre la griserie mais pour accéder au plus vite à l'oubli. Les verres sont absorbés en toute indifférence au goût de l'alcool, dans une volonté de défonce qui amène la référence au fait d'être « cramé », « déchiré », « mort », ou de « se vider la tête ». Cette pratique touche des adolescents de plus en plus jeunes, et elle concerne également les filles même si elles sont en moindre nombre. Ces jeunes boivent pour accéder d'emblée à une blancheur plus ou moins contrôlée, ils souhaitent disparaître pour un temps le plus rapidement possible. Il ne s'agit plus de sensations à éprouver pour se sentir exister mais d'une tentative de fugue hors de soi.

Le *Binge drinking* autorise une relâche des impératifs de représentations nécessaires à la relation aux autres et à soi. Certains jeunes boivent pour la perte de contrôle, l'effacement de la conscience. Ils consomment sans limite, n'importe quoi, dans le seul objectif de disparaître à eux-mêmes. Le jour suivant, ils ne se souviennent de rien. Un « blanc » interrompt leur mémoire des heures antérieures. Mais pendant le temps où ils ne sont plus personne ils s'en remettent aux autres, parfois pour le pire dans les cas de viols - quand des garçons profitent de la situation avec

les filles qu'ils ont incitées à boire et qui perdent la conscience de l'instant.

L'expérience de la défonce radicalise l'usage des drogues ou de l'alcool, elle n'est plus une quête de sensations, mais d'emblée une recherche de disparition, une passion de la syncope, c'est-à-dire une existence par intermittence, avec des phases de retrait, et non plus dans la continuité de soi. Déni chimique de la réalité, quête symbolique du coma, de blancheur pour ne plus être atteint par les aspérités de l'environnement et ne plus avoir à fournir l'effort d'être soi. Qu'il s'agisse de toxicomanies, d'anorexie, de jeux d'étranglement, d'alcool ou d'usages de solvants, la quête est celle de l'absence.

Le sujet de la conscience n'est plus au principe de l'existence. Le corps devient un refuge, un lieu sans lieu pour se dissoudre, et ne plus donner de soi, s'enfermer dans la profondeur de sa chair en fermant la conscience à double tour. Il est une ressource pour se rendre indisponible, psychiquement invisible, même si parfois le corps reste en toute évidence aux yeux des autres, mais inerte, comme déserté de toute présence. La persistance de ce comportement au fil des mois ou des années atteste de la volonté d'absence du jeune qui préfère l'annihilation dans la syncope au maintien des relations sociales. Certains luttent ainsi sans doute contre la peur de l'effondrement, ils en prennent le contrôle dans une sorte d'homéopathie, manière d'exorciser le pire en décidant des conditions et en laissant la possibilité d'un retour, même si une forme d'ordalie est également présente dans ces comportements de défonce qui miment la mort pour ne pas être emporté par elle. L'existence connaît des éclipses régulières, elle est une quête de disparition chimiquement induite pour ne pas mourir et maintenir à minima les tâches nécessaires à la vie sociale et éventuellement à la poursuite de son activité artistique.

Prendre chair dans son existence

Même si la condition humaine demeure toujours dans l'inachevé, et donc sous une forme d'*adolescents*, le passage vers l'autre rive traduit l'adieu à l'enfance et le fait d'être désormais auteur de son existence. Lors de cet entre-deux-mondes qui prélude à l'âge d'homme ou de femme, le jeune est simultanément à la recherche de l'autonomie mais sans vouloir se couper de la tutelle de son entourage, il expérimente pour le meilleur et pour le pire son statut de sujet, la frontière entre le dehors et le dedans, il joue avec les interdits sociaux, teste sa place au sein d'un monde où il ne se reconnaît pas encore tout à fait. Il cherche son personnage avec hésitation tout en restant enraciné dans le présent. Comme toute période liminaire, l'adolescence est semée d'épreuves difficiles à ritualiser, particulièrement pour les jeunes confrontés à des difficultés affectives au sein de leur famille ou leur vie personnelle. Elle est marquée par le lent détachement, parfois conflictuel, vis à vis des parents. Lors de ce passage le jeune utilise son corps comme un outil d'exploration et une scène pour se présenter aux yeux des autres.

Insaisissable pour les autres mais tout autant pour lui-même, le jeune inscrit son expérience dans l'ambivalence. Les enseignants ou les parents ne savent plus parfois comment l'aborder. L'un des soucis à résoudre est celui de l'entrée dans un sexe, et dans une sexualité perçue comme propice pour soi, en ressentant la continuité psychique entre les différents moments de l'existence. Ce moment d'ajustement pour entrer dans l'évidence du monde dépend de maintes données affectives, individuelles ou sociales. Dans un contexte de souffrance, de difficultés à trouver l'évidence de vivre, le jeune malmène parfois son corps et se forge une identité en bricolant avec

Bibliographie

la douleur, la blessure, le jeu avec la mort. Mais il finit par trouver son chemin en abandonnant peu à peu ces formes de maltraitance de soi.

Dans la majorité des cas, le jeune ritualise le passage à travers une série d'expérimentations de son environnement social, avec des essais et des erreurs, un bricolage de sens qui l'autorise à grandir et à voler de ses propres ailes. Le jeune éprouve alors sa nécessité personnelle, la valeur et le sens de sa vie. Il tient une parole lui appartenant en propre. Il considère ses parents non plus comme le centre de son univers mais comme des personnes affectivement proches, ayant fait leur possible pour l'accompagner dans son cheminement vers la maturation sociale sans avoir été toujours parfaits. Il sait ce qu'il peut attendre des autres et ce que les autres peuvent attendre de lui dans une mutuelle reconnaissance où le débat a sa place. À ce moment, il prend pleinement corps dans son existence.

- Bruch H., *L'énigme de l'anorexie*, Paris, PUF, 1979.
- Erikson E., *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris, Flammarion, 1972.
- Favre D., La grossesse pour traverser l'adolescence, in Nassikas, 2009.
- Jeammet P., *Anorexie, boulimie. Les paradoxes de l'adolescence*, Paris, Pluriel, 2004.
- Kestemberg E., Kestemberg J., Decobert S., *La faim et le corps*, Paris, PUF, 1972.
- Lachance J., *Photos d'ados. A l'ère du numérique*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2013.
- Lachance J., *Socio-anthropologie de l'adolescence*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012.
- Lachance J., *L'adolescent hypermoderne*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2011.
- Le Breton D., *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine*, Paris, Métailié, 2016.
- Le Breton D., *Rites de virilité à l'adolescence*, Bruxelles, Yapaka be, 2015.
- Le Breton D., *Une brève histoire de l'adolescence*, Paris, Editions Jean-Claude Béhar, 2013.
- Le Breton D., *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre*, Paris, PUF, col. Quadrige, 2012.
- Le Breton D., *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Paris, Métailié, 2007.
- Le Breton D., *La peau et la trace. Sur les blessures de soi*, Paris, Métailié, 2003 (2014).
- Le Breton D., *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002 (2014).
- Le Breton D., Marcelli D., Ollivier B. (sous la dir. de), *Marcher pour s'en sortir. Des vies mal parties, bien arrivées*. Toulouse, Erès, 2013.
- MacLeod S., *Anorexique*, Paris, Aubier, 1982.
- Marcelli D., « La grossesse : immixtion douloureuse dans la sexualité de l'adolescence », in *Adolescence*, n°21, 2003.
- Müller E., *Une anthropologie du tatouage contemporain. Parcours de porteurs d'encre*, Paris, L'Harmattan, 2013.
- Nassikas K. (sous la dir. de), *Le corps dans le langage des adolescents*, Toulouse, Erès, 2009.

- Sellami M., *Adolescentes voilées. Du corps souillé au corps sacré*, Québec, PUL, 2014.
- Sellami M., « Le bad-boy n'a pas peur d'avoir mal. Blessures auto-infligées et construction de l'identité virile chez des adolescents tunisiens », in *Revue des Sciences Sociales*, n°53, 2015.
- Testenoire A., « Des femmes sans jeunesse ? Les mères précoces », in Claire Bidart, *Devenir adulte aujourd'hui, perspectives internationales*, Paris, L'Harmattan, 2006.
- Winnicott D., *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.

Temps d'Arrêt / Lectures Derniers parus

61. Prise en charge des délinquants sexuels.

André Ciavaldini

62. Hypersexualisation des enfants.

Jean Blairon, Carine De Buck, Diane Huppert, Jean-Pierre Lebrun, Vincent Magos, Jean-Paul Matot, Jérôme Petit, Laurence Watillon*

63. La victime dans tous ses états.

Anne-Françoise Dahin

64. Grandir avec les écrans

« La règle 3-6-9-12 ».

Serge Tisseron

65. Soutien à la parentalité et contrôle social.

Gérard Neyrand

66. La paternalité et ses troubles.

Martine Lamour

67. La maltraitance infantile, par delà la bienpensée.

Bernard Golse

68. Un conjoint violent est-il un mauvais parent ?

Benoit Bastard

69. À la rencontre des bébés en souffrance.

Geneviève Bruwier

70. Développement et troubles de l'enfant.

Marie-Paule Durieux

71. Guide de prévention de la maltraitance.

Marc Gérard

72. Garde alternée : les besoins de l'enfant.

Christine Frisch-Desmarez, Maurice Berger

73. Le lien civil en crise ?

Carole Gayet-Viaud

74. L'enfant difficile.

Pierre Delion

75. Les espaces entre

vérité et mensonge.

Christophe Adam, Lambros

Couloubaritsis

76. Adolescence et conduites à risque.

David Le Breton

77. Pour une hospitalité périnatale.

Sylvain Missonnier

78. Travailler ensemble en institution.

Christine Vander Borghet*

79. La violence envers les enfants, approche transculturelle.

Marie Rose Moro

80. Rites de virilité à l'adolescence.

David Le Breton

81. La nécessité de parler aux bébés.

Annette Watillon-Naveau

82. Cet art qui éduque.

Alain Kerlan et Samia Langar*

83. Développement et troubles de l'enfant. 1-4 ans

Marie-Paule Durieux

84. TDAH - Trouble déficitaire de l'attention avec ou sans hyperactivité.

Rita Sferrazza

85. Introduire l'enfant au social.

Marie Masson

86. Peut-on encore toucher les enfants aujourd'hui ?

Pierre Delion

* Ouvrage épuisé.

Découvrez toute la collection Temps d'Arrêt et retrouvez nos auteurs sur yapaka.be pour des entretiens vidéo, conférences en ligne, ...

En Belgique uniquement

Les livres de yapaka

disponibles gratuitement au 0800/20 000 ou infos@cfwb.be



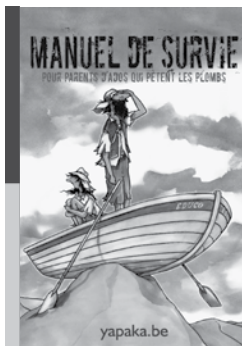
POUR LES PARENTS D'ENFANTS DE 0 À 2 ANS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ADOS



POUR LES ENFANTS



POUR LES ADOS DE 12 À 15 ANS